

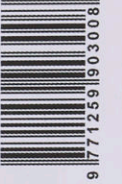


# DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 252- SEPTEMBRE 2017 - 2,50 EUROS

**La piscine  
des Amiraux  
rouvre plus belle  
que jamais** (p. 14)



# Une ferme sur le toit de la poste du boulevard de La Chapelle

 (p. 11)

## Le street art a son musée à L'Aérosol

 (p. 12)


Jean-Claude N'Diaye

Musique, glisse et street art jusqu'en janvier, un nouveau temple des cultures urbaines a ouvert rue de l'Évangile.

**Histoire. Félix Fénéon,**  
**l'anarchiste de la rue Lepic**

(p. 20 et 21)

**Portrait. Olivia Epoupa, du Paris Basket 18**  
**au championnat d'Europe**

(p. 24)

### Rentrée scolaire

• 32 CP du 18e doivent être  
dédoublés (p. 2 et 3)

• Philippe Darriulat, adjoint  
au maire: la mixité sociale  
est un enjeu majeur (p. 4)

• Que faire après l'école?  
(p. 8)

**Métro Château-Rouge,**  
**les travaux sont finis** (p. 5)

**Le Dojo de La Chapelle**  
**ferme, L'Interloque aussi**  
(p. 10 et 13)

### Simplon

**Un bar pas commun**  
**ouvre fin septembre**  
(p. 15)

### Montmartre

**Psyché, un road movie**  
**sur la Butte**  
(p. 17)

D-1 Jul 20 32713

# Moins d'élèves dans les CP défavorisés : une mesure contestée

En septembre, les élèves de CP scolarisés dans des établissements de REP + seront moins nombreux en cours. À Paris, 52 classes sont concernées, dont 32 dans le 18e. Une décision qui ne fait pas l'unanimité.



© Christian Adnin

**C'**était une mesure phare de la campagne d'Emmanuel Macron. Mise en pratique par Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale, elle vise à limiter à 12 par classe les élèves de CP dans les réseaux d'éducation prioritaire renforcés (REP +) dès la rentrée 2017.

Une promesse *a priori* alléchante : plusieurs études s'accordent sur le fait que travailler avec des enfants en effectifs réduits garantirait une meilleure attention et un plus grand investissement de leur part. Pourtant, certains membres du Conseil départemental de l'Éducation nationale (CDEN) sont dubitatifs. Ils craignent que sa mise en application se fasse au détriment d'autres élèves et de la qualité d'enseignement.

Dans le 18e arrondissement, qui accueille de nombreux établissements prioritaires, deux réseaux sont concernés par cette mesure : Clemenceau et Utrillo, soit neuf écoles élémentaires. Elles se trouvent rue Richomme, rue Cavé, rue d'Oran, rue de la Goutte d'Or, rue Championnet, rue Labori, rue Françoise Dorléac et rue Rouanet.

### Marche forcée

Quid de la mise en place de ce projet dans cet arrondissement ? Si la question des locaux n'est pas ce qui

l'inquiète, en raison de la baisse démographique ces dernières années, Chantal Samuel-David, présidente de la Fédération des conseils de parents d'élèves (FCPE) du 18e, s'interroge sur la rapidité de cette réforme. Prise par le nouveau gouvernement le 15 mai, elle a été mise en application le mois suivant.

« Aucune remontée n'a eu le temps de naître. Tout s'est fait dans l'urgence ». Ce qui, selon elle, a poussé certains établissements scolaires à prendre des décisions hâtives. « Parfois les classes sont déjà à 17 ou 20 élèves. Mais les équipes se sentent obligées de répondre à la demande, par crainte de perdre le budget qui leur est alloué. À la FCPE, nous sommes dans une autre démarche : d'accord, il y a moins d'élèves qu'avant. Profitons-en pour que chaque poste serve vraiment à la difficulté scolaire. »

Elle regrette également le peu d'informations donné aux parents. « Ils n'ont jamais clairement été associés à cette promesse électorale. Mis au courant très tard, ils n'ont pas pu échanger avec les instituteurs. C'est le cas rue Richomme. Ils ignorent encore de quelle manière les classes seront structurées et ne l'apprendront que le jour de la rentrée... »

Pour elle, les tenir à l'écart est une erreur qui pourrait coûter au corps enseignant leur appui. « À la FCPE, nous ne cherchons pas à lancer une guerre parents professeurs. Nous savons qu'ils ont un objectif en commun : garantir un meilleur terrain d'apprentissage. Nous sommes donc

**Douze enfants dans sa classe ou bien plus ? Dans le 18e, deux réseaux d'éducation prioritaire renforcée sont concernés par cette réforme, soient dès cette année les CP de neuf écoles.**

attentifs et dans l'accompagnement pour que chacun y trouve son compte. »

### Repenser les priorités

Jean-Jacques Renard, vice-président de la FCPE, estime quant à lui que ce projet ne devrait pas être une mesure phare. « Il faudrait plutôt mettre l'accent sur la formation. Depuis la suppression des

*Institut universitaire de formation des maîtres en 2010, des professeurs qui n'avaient que leur master en poche sont arrivés sur le marché du travail. Deux ans plus tard, les Écoles supérieures du professorat et de l'éducation ont été créées. Mais de nombreux jeunes enseignants ne sont toujours pas préparés à se retrouver devant des élèves. C'est inconcevable, surtout en REP +.* »

Il admet par ailleurs avoir du mal à faire confiance au ministre de l'Éducation nationale, l'homme qui, en 2008 sous la présidence de Nicolas Sarkozy, fût à l'origine des suppressions massives de postes et des RASED<sup>(1)</sup> à l'école élémentaire. Sa collègue renchérit : « Nous sommes sur la réserve, c'est vrai. Ces enseignants (surnuméraires, N.D.L.R.) venaient pallier les difficultés des élèves. Avec leur départ, c'est tout un savoir-faire qui disparaît... »

Tous deux insistent sur la nécessité d'accompagner les enfants à chaque étape de leur scolarité, plutôt que de se concentrer exclusivement sur les CP. Ils tiennent à rappeler que la difficulté scolaire ne se résume pas « à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture ». Que les « accidents » familiaux arrivent dans toutes les familles, au sein de toutes les classes sociales. Et que les conséquences sont plus lourdes lorsqu'il y a « accumulation des problèmes » au fil des années.

« Ne nions pas le fait que la difficulté scolaire puisse découler d'une difficulté sociale, renchérit Chantal Samuel-David. Les médecins, assistantes sociales et personnes accompagnant les élèves handicapés ont eux aussi un rôle à jouer. »

### Déshabiller Pierre pour habiller Paul

Éviter qu'un enfant en difficultés ne se fonde dans la masse, c'est un peu aussi le rôle du dispositif « plus de maîtres que de classes » (PDMQDC), qui rend possible depuis 2013 l'intervention de deux enseignants dans une même classe. Désormais, la moitié de ces postes ont été « transformés » pour accueillir la nouvelle mesure. Ce que désapprouvent syndicats et enseignants. « Ces instituteurs n'étaient pas affectés à une seule classe, ce qui était un vrai atout, insiste la présidente de la FCPE. Cela permettait de dynamiser le travail, d'apporter une continuité dans le regard de l'instituteur. »

De même manière, les instituteurs ne comprennent pas « ce besoin de changer à tout prix » une organisation qui faisait consensus dans l'académie, sans jamais l'avoir évaluée. Jérôme Lambert, enseignant et secrétaire départemental du SNUipp-FSU Paris (Syndicat national unitaire des instituteurs professeurs des écoles et professeurs d'enseignement général de collège), fustige un dispositif imposé « à marche forcée », qui risque de provoquer « d'importantes dégradations des conditions d'enseignement ainsi que de nouvelles suppressions de PDMQDC ».

En 2018, la mesure devrait être étendue aux classes de CE1 dans l'ensemble des REP. Et si des moyens financiers ne permettent pas la création de postes, les écoles devront « piocher » dans d'autres établissements scolaires, ou au sein des autres niveaux de classes en REP +. « On en revient toujours à déshabiller Pierre pour habiller Paul, commente l'enseignant. Et pour quel résultat ? Des études ont prouvé que le bénéfice des classes en petits effectifs se perd s'il n'y a pas amélioration des conditions d'apprentissage dans les classes supérieures... »

**Charline Vergne**

1. Dans les RASED, ou Réseau d'aides spécialisées aux élèves en difficulté, des enseignants spécialisés ou des psychologues effectuaient un travail complémentaire de celui des instituteurs dans les classes.

# Le 18e aura besoin de bien plus d'enseignants pour la réforme

À terme, 80 % des écoles du 18e seront concernées par le dédoublement des classes. Si seules les classes de CP des REP+ sont concernées pour la rentrée 2017, l'élargissement du dispositif aux établissements situés en REP ainsi qu'aux classes de CE1 est programmée pour la rentrée 2018.



© Thierry Nectoux

**Dans une cour d'école du 18e. Pas de fermeture de classes pour cette rentrée : les locaux ne manqueront pas pour entamer la mise en place de la réforme des CP dès cette année, mais les moyens alloués seront-ils suffisants ?**

*modernes qui préconisent que les meilleurs élèves aident les élèves les plus faibles », avan-*

**C**e qui était à craindre dans le 18e n'a pas eu lieu. Le rectorat n'a pas fermé de classes pour récupérer des postes d'instituteurs afin d'assurer le dédoublement des CP dans les écoles REP+ (voir encadré). Cela n'a pas non plus pour le moment entraîné de problèmes significatifs de locaux, à part quelques inquiétudes à l'école du 69 rue Championnet, mais la situation a été réglée cet été.

Ce nouveau dispositif concerne cette année les élèves et les enseignants des cours préparatoires situés en REP+. Mais à la rentrée 2018, il sera étendu aux CE1 et aux écoles

situées en REP. Ce dédoublement concernera donc à terme 80 % des écoles élémentaires du 18e. Celles qui envoient leurs élèves aux collèges Aimé Césaire, Daniel Mayer et Marx Dormoy, à La Chapelle ; à Gérard Philipe et Marie-Curie, au Simplon ; à Georges Clemenceau, à la Goutte d'Or ; aux collèges Maurice Utrillo à la porte de Clignancourt et Hector Berlioz, non loin de la porte de Montmartre. Également concernés, les élèves de primaire attachés au collège Antoine Coysevox, où la réforme bi-collège permettra de mettre des moyens supplémentaires dans les écoles du secteur.

## Douze ou plus ?

« Mettre le paquet sur les CP et les apprentissages fondamentaux, ce n'est pas une mauvaise idée du tout, remarque Philippe Darriulat, adjoint au maire du 18e chargé des affaires scolaires. Mais je ne suis pas sûr que des classes de 12 soient le bon modèle ». L'élú, également enseignant, avance des arguments expliquant ses réticences. Mais il prévient d'emblée qu'il s'agit d'une position personnelle qui n'engage pas la municipalité du 18e.

Première raison : les enseignants ont besoin, dans leur classe, d'une dynamique qui a du mal à fonctionner lorsque les effectifs sont trop bas. « Par exemple cela peut poser des difficultés à toutes les pédagogies

ce-t-il. De surcroît, quand des élèves ont des problèmes de comportement, l'impact est plus fort sur un groupe de 12 élèves que dans une classe de 20 à 24 élèves.

L'élú serait plus favorable à des classes de 24 élèves encadrées par deux enseignants. Un dispositif proche du système « plus de maîtres que de classes » mais ciblé sur les CP et les CE1. Cette formule permet de constituer des groupes de taille variable selon les besoins. « Cela peut être un groupe de huit élèves par exemple. Et les groupes ne seront pas constitués des mêmes élèves selon que l'on y enseigne les mathématiques ou la lecture. Cela permettrait d'avoir une pédagogie plus adaptée, de pouvoir mieux gérer les problèmes lorsqu'ils surgissent tout en réglant les problèmes de locaux. »

## Mieux ou pire ?

Deuxième réticence et non des moindres : celle qui concerne les moyens mis à disposition par le ministère de l'Éducation nationale. Créera-t-il ou non des postes ? Car une telle politique nécessite de mettre un peu d'argent. Si le gouvernement décide de faire des classes de 12 à moyens constants, il faudra bien trouver ailleurs les enseignants à ajouter en CP et CE1.

« Donc, ou cette politique est accompagnée d'un certain nombre de moyens supplémentaires en per-

## REP et REP+

**Q**ue signifient les acronymes REP et REP+ ? Réseau d'éducation prioritaire. Les REP regroupent collèges et écoles où les familles des élèves rencontrent des difficultés sociales plus importantes que celles des collèges et écoles situés hors éducation prioritaire. Des difficultés sociales qui ont des conséquences sur la réussite scolaire. Le dispositif est renforcé dans les REP+, où les difficultés sociales sont plus importantes et touchent un plus grand nombre de familles. **N. D.**

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois tous les jours de 10h à 12h

### ● Ont collaboré à ce numéro

Christian Adnin, Stéphane Bardinet, Hajer Khader Bizri, Sylvie Chatelin, Daniel Conrod, Lucie Créchet, Michel Cyprien, Dominique Delpirou, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Florian Gaudin Winner, Annie Katz, Patrick Mallet, Eliane Mittelman, Janine Mossuz Lavau, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sophie Roux, Charline Vergne.

● Rédaction en chef : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

### ● Correction : Angela Gosmann

### ● Bureau de l'association :

Noël Boutier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Anne Bayley, secrétaire.

### ● Communication et réseaux sociaux :

Marie-Pierre Nedeleg

### ● Responsable de la distribution :

Günter Klode

### ● Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

### ● Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

### ● Directeur de la publication :

Christian Adnin

### ● Fondateurs : Noël Monier

et Jean-Yves Rognant

### ● Rédactrice en chef forever :

Marie-Pierre Larrivé

**RETROUVEZ le 18e du mois sur les réseaux sociaux**



Taper facebook + Le 18e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

sonnel enseignant, ou pour améliorer la pédagogie en CP et CE1, on va l'aggraver en CE2, CM1 et CM2 », prévient Philippe Darriulat. Il souligne aussi que la question cruciale est celle de la compatibilité d'une politique qui affirme, à juste titre, vouloir accompagner les élèves au moment des apprentissages fondamentaux et une politique de restrictions budgétaires.

**Nadia Djabali**

Photos Thierry Nectoux



Deux mondes sociologiquement différents se côtoient dans le 18e, souligne Philippe Darriulat. Mais « nous avons en France des couloirs très étanches et un problème de reproduction sociale ».

**Entretien avec Philippe Darriulat (réalisé le 19 août 2017)**

(adjoint au maire du 18e chargé des affaires scolaires, de la réussite éducative et des rythmes éducatifs)

## « La question de la mixité sociale à l'école est un enjeu majeur dans notre arrondissement »

**Le 18e du mois : Pourquoi la mixité sociale à l'école est-elle particulièrement importante dans le 18e ?**

**Philippe Darriulat :** Notre arrondissement est un peu le verrou de Paris. Il fait la frontière entre l'est et l'ouest parisien. Il abrite à la fois la rue de la Goutte d'Or et l'avenue Junot, c'est-à-dire deux mondes sociologiquement différents. On voit bien qu'il ne s'agit pas que d'un enjeu d'école. Mais l'école est un moyen majeur pour développer la capacité de populations d'origines et de situations sociales diverses à vivre ensemble. Quand les enfants ont été ensemble pendant toute leur scolarité, les regards sur l'altérité sont différents.

Tout ce qu'on peut raconter sur le « vivre ensemble » n'aura pas de sens si le 18e est composé de sous-quartiers très ghettoïsés en terme scolaire. Si on ne fait rien, nous aboutirons à un Paris fortement ségrégué avec les tensions qui peuvent en résulter, mais de nombreux parents ont soutenu l'expérimentation et ont souhaité participer à la réflexion.

Les parents d'élèves de la maternelle Goutte d'Or commencent à souhaiter que leurs enfants aillent à l'école élémentaire du quartier, puis au collège du quartier et veulent changer les choses. Quand des parents disent chez le boulanger : « Moi, j'ai eu très peur quand j'ai su que mon

enfant allait à Clemenceau, mais aujourd'hui je ne le regrette pas », c'est important et c'est comme ça qu'on peut gagner la bataille.

Que des parents soient inquiets, on ne peut que l'entendre mais je suis moins tolérant vis-à-vis des propos d'un certain nombre d'enseignants, essentiellement d'Antoine Coysevox, lorsque le rectorat a annoncé que les élèves de leur collège allaient suivre leurs cours avec ceux du collège Hector Berlioz. Il est anormal qu'un enseignant fasse grève parce qu'il ne veut pas dans sa classe des enfants de telle catégorie sociale.

Il ne faut pas qu'à la rentrée, une partie des élèves arrivent la trouille au ventre et que l'autre partie pense « ils ne veulent pas de moi ». Il ne faut pas non plus qu'on en arrive à la radicalisation de la méfiance de l'autre, dans un sens comme dans l'autre. Le rôle des institutions, pour que l'expérience réussisse, c'est d'essayer de faire redescendre cette pression.

**Les réticences des parents ne proviennent-elles pas du fait que les admissions dans les lycées sont très sélectives à Paris ?**

Dans le cadre de l'expérimentation Antoine Coysevox-Hector Berlioz, Marie Curie-Gérard Philipe, la municipalité et Éric Lejoindre, qui s'est beaucoup investi sur ces ques-

tions scolaires, demandent que les collégiens en REP et des bi-secteurs aient un bonus dans le choix du lycée. Aujourd'hui, seuls les élèves boursiers bénéficient de ce bonus. L'idée étant que le fils de médecin habitant à la Goutte d'Or ait plus de chance en allant à Clemenceau d'obtenir le lycée de son choix grâce à ce bonus.

Car je pense profondément que le passage au lycée est, pour les parents d'élèves des classes moyennes et des classes moyennes supérieures françaises, le point qui les fait réfléchir. Et si on leur dit si vous allez à tel collège, vous aurez des points supplémentaires au moment du choix du lycée, ce sera un argument fort dans leur choix. Cela ne veut pas dire que tous iront à Henri IV mais ils auront une petite aide afin qu'ils puissent accéder au lycée qui leur correspond. En plus, cela permettrait un peu plus de mixité dans les lycées parisiens, ce qui ne serait pas plus mal.

J'ai été enseignant pendant 13 ans dans un lycée « prévention violence » à Aubervilliers. Maintenant, j'enseigne à Sciences po depuis huit ans. J'ai appris à relativiser la notion d'excellence. Il y a en France des couloirs très étanches et nous avons un problème de reproduction sociale sur lequel il faudrait que les choses bougent. Si on parle d'intégration à ceux qui sont en bas de l'échelle sociale et

qu'on ne fait pas bouger les choses, cela veut dire quoi ? Il faut bousculer les situations acquises mais on se heurte à des résistances.

**Quelles suites seront données à l'expérimentation des collèges pluri-secteurs ?**

Il y a ce que je pense et ce qui risque de se passer. Je pense que la question de mettre Georges Clemenceau dans l'expérimentation pluri-secteur se pose. Il faudrait qu'il y ait trois collèges dans la boucle, c'est-à-dire Yvonne Le Tac, Roland Dorgelès et Georges Clemenceau. Il faut que le brassage soit plus large parce que les différences sociologiques entre Georges Clemenceau et Roland Dorgelès sont trop importantes, donc l'élargissement avec Yvonne Le Tac, plus proche sociologiquement de Roland Dorgelès, permettrait un brassage plus général.

Mais je ne crois pas qu'un tel dispositif soit dans les projets du gouvernement actuel, qui a annoncé aller plutôt vers une politique d'expérimentation. Donc, ils vont sans doute ne plus toucher à ces choses-là, faire le bilan de l'expérimentation pour voir si on élargit ou pas.

La mixité est un vrai combat. Ce n'est pas simple et cela prend beaucoup de temps.

**Entretien réalisé par Nadia Djabali**

Septembre 2017

# Et le métro s'arrêta enfin à Château Rouge...

Aucun doute, c'est « bien plus grand » comme l'annonçait le slogan sur les palissades des travaux !

**U**ne salle d'accueil dont la surface a été quadruplée, passant de 40 à 170 m<sup>2</sup>, plus claire, de nouveaux automates de vente, un guichet d'information accessible et agrandi, on est maintenant dans une station conforme à l'intensité de son trafic : 20 000 voyageurs par jour. Et surtout, l'accès supplémentaire ouvert au centre de la place, en bas de la rue Custine facilite l'entrée et la sortie en répartissant le flux.

Le 1er août, pour fêter la réouverture, un café est offert par les agents de la station, ravis de commenter les améliorations de leur lieu de travail ! « C'est la première fois

que la RATP agrandit une station, précise Antoinette Morel, chef de projet et c'est aussi la durée de fermeture la plus longue autorisée par le Syndicat des transports d'Ile-de-France (STIF) ».

### Contraintes techniques

Mais alors, pourquoi ne pas avoir prévu un second escalier mécanique qui, s'il ne rend pas la station accessible à tous, peut au moins aider les personnes fatiguées, âgées ou chargées de valises, de poussettes ou de caddies de courses ? « Il aurait fallu déplacer les collecteurs d'égouts du boulevard Barbès et exproprier des immeubles trop proches » explique Gilles Rabefihava, assistant du cadre technique de la ligne 4, travaux énormes hors de proportion avec

l'installation d'un tel équipement. L'étude technique avait été faite en amont, en 2015 et il y avait un problème de pente. « Or, pour avoir la hauteur obligatoire dans la salle, il a fallu creuser et la voûte du tunnel a même été écrêtée : on a obtenu un « ouvrage cadre » carré sur la longueur de la station » insiste Antoinette Morel. Difficile d'aller plus bas...

Les quais de Château Rouge resteront en travaux jusqu'à mi-2018, notamment pour l'installation de façades de quais vitrées, dans le cadre de l'automatisation de la ligne 4, prévue en 2021. Conçues et fabriquées spécifiquement pour cette ligne, elles devraient éviter accidents et intrusions.

Annie Katz



© Jean-Claude N'Diaye

Quatre fois plus grande la salle des billets de cette station ! Plus de passages d'entrée et de sortie et un large escalier côté Montmartre : la longue patience des usagers pendant les deux ans de chantier est récompensée.

## Paris et les grandes villes, derniers refuges des abeilles ?

**L**es jardins partagés parisiens ont reçu de la mairie de Paris une invitation à installer des ruches dans leurs espaces.

Cette démarche s'inscrit dans le plan Ruches et pollinisateurs sauvages. Paris compterait déjà environ 700 ruches dont 143 appartenant au patrimoine municipal (source : Paris.fr). Il faut souligner que la ville a reçu « 3 abeilles » en 2016 pour ses actions en faveur des abeilles domes-

tiques et des pollinisateurs à travers un label développé par l'Union nationale de l'apiculture française (UNAF). Le plan Ruches et pollinisateurs s'articule autour de plusieurs axes d'interventions dont un vise à « favoriser l'installation de nouveaux ruchers sur le patrimoine municipal et sur celui d'autres acteurs privés, publics ou parapublics » et entre autres à « implanter de nouveaux ruchers sur les bâtiments municipaux et dans les jardins partagés ». À ce

jour, nous ignorons comment ont réagi les jardins partagés de nos quartiers à la proposition de la ville d'héberger des ruches. La mairie ne souhaite pas communiquer actuellement car le projet « est en marche ».

En attendant d'en savoir plus et si le sujet vous intéresse, vous trouverez le plan Ruches et pollinisateurs de mars 2017 à [www.paris.fr/actualites/paris-se-mobilise-pour-les-abeilles-3488](http://www.paris.fr/actualites/paris-se-mobilise-pour-les-abeilles-3488)

Sylvie Chatelin

## SUR L'AGENDA

### Vide-greniers

■ **Dimanche 10 septembre**  
**Place des Abbesses**

Organisé par Montmartre à la une, de 9 h 30 à 18 h.

■ **Dimanche 17 septembre**  
**Ramey-Clignancourt**

De 9 h à 19 h, du 1 au 29 rue Ramey et du 1 au 40 rue de Clignancourt.

■ **Dimanche 24 septembre**  
**Jules-Joffrin**

Organisé par le Carré Versigny. De 9 h à 19 h rue Saint-Isaure et alentours.

■ **Dimanche 1er octobre**  
**Clichy-Rochechouart**

Organisé par le Collectif des riverains des boulevards Clichy - Rochechouart 9e et 18e. De 9 h à 18 h 30 heures sur le terre-plein central du boulevard Rochechouart entre la rue des Martyrs et le métro Anvers.

### Conseil d'arrondissement

Lundi 11 septembre à 18 h 30, mairie du 18e, salle des mariages. 1 place Jules Joffrin.

■ **Samedi 9 septembre**  
**Forum des loisirs**

Découverte des différentes associations du 18e arrondissement et toutes les activités qu'elles proposent. De 10 h à 18 h au gymnase Micheline Ostermeyer, place Nathalie Sarraute. Desservi comme chaque année par le petit train de Montmartre (arrêts mairie du 18e, place Louis Baillot, halle Pajol)

■ **Du 23 septembre au 1er octobre**  
**Budget participatif**

Vote des Parisiens pour sélectionner les projets retenus au titre du budget participatif. Rens. : [www.budgetparticipatif.paris.fr](http://www.budgetparticipatif.paris.fr)

■ **Samedi 23 septembre**  
**Fête des jardins**

Ballade dans les jardins de la Goutte d'Or avec l'association Graine de Jardins et Jacky Libaud. Rendez-vous à 14 h 30 au 21 rue de Jessaint. Ouverture du jardin L'Univert de 14 h à 19 h, 33-35 rue Polonceau. Rencontre et visite guidée, expo photos, goûter partagé, et... concert de Sévane et Manu à partir de 17 h 45.

■ **Jeu 21 septembre**  
**Politique de la ville**

Présentation aux associations de l'appel à projet Politique de la ville 2018. 18 h, salle des fêtes, mairie du 18e.

### Petite annonce

**Cours de Tai Chi Chuan.**

Professeure diplômée de la Fédération de Hong-Kong. Mardi : de 12 h à 13 h et de 18 h 40 à 19 h 40. Jeudi : de 8 h 30 à 9 h 30. Cours en petit groupe (6 pers. maximum), rue Championnet. Possibilité de cours à domicile.

Reprise des cours mardi 3 octobre 2017. Tél. : 06 75 31 60 67.

# Le parrainage républicain dans le 18e

Des citoyens de notre arrondissement s'engagent pour aider des mineurs et des jeunes majeurs étrangers isolés dans leurs démarches administratives pour obtenir un titre de séjour, mais pas seulement.



© Sophie Roux

Parrains et marraines, filleuls et filleules, accompagnés de plusieurs élus et élues du 18e lors de la cérémonie initiée par la Ligue des droits de l'Homme.

**M**ettre un coup de projecteur sur le sort des jeunes isolés étrangers, c'est ce qu'avait permis la première cérémonie de parrainage républicain dans le 18e en 2016. Alors qu'une deuxième cérémonie a eu lieu au début de l'été, rappelons que la vocation du parrainage républicain est d'accompagner des mineurs, ou jeunes majeurs, isolés étrangers vers l'obtention d'un premier titre de séjour. Mais le parti pris original de cette action est aussi de créer un lien social entre ces jeunes et le reste de la population, hors milieu associatif.

« Des personnes hésitant à parrainer nous disent "J'ai peur de faire des erreurs, je ne connais rien au droit, à l'administration" ou "Je ne connais pas son pays d'origine, sa langue..." Mais si on a envie de parrainer, c'est toujours mieux que de laisser un jeune dans l'isolement. En vrai, c'est souvent ça ou rien. C'est frustrant parfois, mais il faut accepter que cela soit imparfait pour soi et pour le jeune », précise Chloé, elle-même marraine de deux jeunes avec Florian. Tous les deux coordonnent l'action du parrainage dans le 18e, ils font le lien entre les filleuls, les parrains et les personnes susceptibles de les

informer et de les aider (associations, institutions, ressources documentaires...).

## Au départ un vœu d'élus

Tout commence en février 2016, lorsque des élus du 18e déposent un vœu en conseil d'arrondissement en faveur d'une action de parrainage républicain dans l'arrondissement, sans en préciser le cadre (le parrainage pouvant concerner des familles, des jeunes ou des adultes célibataires). Une fois le vœu adopté, il faut des personnes pour lui donner corps. C'est alors que la section de la Ligue des droits de l'Homme (LDH) du 18e, à travers son président Olivier Clément et d'autres militants, initie le projet et décide de l'orienter en priorité vers les jeunes étrangers isolés avec le Réseau éducation sans frontières (RESF).

Le 27 juin 2016 lors d'une première cérémonie à la mairie du 18e, 17 jeunes sont parrainés et 13 élus s'engagent en tant que co-parrains au côté de citoyens non-élus du 18e. À cette occasion, des certificats de parrainage républicain et un dossier d'information sont remis aux participants afin de concrétiser un acte qui, soulignons-le, est un engagement citoyen, solidaire, voire moral, sans valeur légale.

Certes, les cérémonies formalisent et apportent une dimension solennelle à l'acte mais des parrainages ont lieu

tout au long de l'année. Des enseignants engagés et des militants associatifs (personnel de l'Éducation nationale, parents d'élèves, éducateurs...) diffusent des informations sur le parrainage auprès des jeunes étrangers scolarisés dans des établissements du 18e. Dès les mois d'octobre et novembre, les associations identifient les situations difficiles. Pour les jeunes qui n'ont pas déjà un pied dans le système scolaire, ce sont les bénévoles de l'ADJIE (Accompagnement et défense des jeunes isolés étrangers), souvent en première ligne dans l'accueil des jeunes étrangers, qui suggèrent la possibilité d'être parrainé.

## Militant ou pas

Et les parrains ? Ce sont des citoyens du 18e sensibles au sort des jeunes isolés étrangers. Certains sont des militants associatifs, beaucoup ne le sont pas. Difficile de définir leur rôle tant chaque situation est unique. L'implication du parrain dépend du temps qu'il peut y consacrer, des affinités qui se créent au fil du temps mais aussi du degré d'autonomie de son filleul. Le niveau de connaissance du français, la présence en France de famille ou d'amis, la situation scolaire, ou encore l'avancée administrative du dossier sont autant de facteurs très variables d'un filleul à l'autre.

Au bout de quelques mois, certains

parrains s'étonnent que leur filleul ne les contacte que pour remplir un papier ou finaliser leur dossier avant un rendez-vous en préfecture. D'autres remarquent au contraire que leur filleul n'a besoin de rien, qu'il se débrouille seul ou se manifeste pour parler, ou proposer une sortie. « C'est ça le parrainage, rétorque Chloé. C'est une rencontre, cela peut prendre tellement de formes différentes : avoir une attache, quelqu'un à qui parler librement, un soutien... »

## 24 jeunes et les autres

En raison de l'agenda électoral très chargé du printemps 2017, la mairie du 18e avait proposé d'accueillir la deuxième cérémonie de parrainage en septembre 2017. Or pour les coordinateurs, il était primordial que les jeunes soient parrainés durant l'été, période délicate où les jeunes sortent du radar scolaire. D'où la tenue d'une cérémonie le 2 juillet 2017 au siège national de la LDH au 138 rue Marcadet, un choix symbolique fort. Comme elle l'avait fait en 2016, la mairie s'est investie en prenant en charge la fabrication des kits de parrainage (sac, certificat). Plusieurs élus du 18e étaient présents : chacun des sept filleuls s'est vu attribuer un parrain élu et un parrain « civil ». Le maire du 18e quant à lui a présidé la cérémonie et s'est engagé personnellement en parrainant un jeune pour la première fois.

Même si le principe du parrainage républicain ne fait pas l'unanimité parmi les militants associatifs (notamment par souci d'équité face à un dispositif qui ne peut être généralisé), ceux qui croient en cette forme d'engagement citoyen consacrent beaucoup d'énergie à sa pérennisation. Sur les 24 jeunes parrainés depuis 2016 dans le 18e, le bilan à l'été 2017 est le suivant : dix ont obtenu un premier titre de séjour, quatre sont en attente de réponse ou se sont vus opposer un refus, dix sont en cours de démarche ou encore mineurs.

Mais au-delà de ces cas particuliers, c'est bien la condition des migrants en France qui est en jeu. Chloé insiste sur l'importance de la dimension politique et collective de cette action qui a pour objectif de faire avancer les politiques d'accueil des migrants en France. Elle ajoute « qu'il faut permettre un meilleur accueil pour tous, même ceux que nous ne croisons pas et que nous ne pourrions pas aider individuellement. » Elle résume ainsi la philosophie du parrainage républicain : « L'idée est qu'en parrainant un jeune, on en aide plein. »

**Hajer Khader Bizri**

☐ Contact : parrainage18@gmail.com

# Un été à Paris

La Ville se lit autrement à la saison chaude, on s'attarde sur les détails et les masques tombent. Street Art, motocross, des mondes qui se juxtaposent et ne trouvent rien à faire ensemble.

**L'**été à Paris est comme un paysage nouveau. On n'y croise pas les mêmes gens, du moins le croit-on, ou on les remarque davantage, pour ce qu'ils sont ou ce qu'ils font. On se concentre plus facilement sur les détails, ou plutôt les détails deviennent les motifs principaux d'un tableau méconnu se déployant sous nos yeux. On s'y attarde. La ville se lit autrement, à l'œil nu. Des masques tombent. Paris en été se regarde comme de la *ligne claire*. Inquiétantes ou sereines ou poignantes ou irritantes, les choses se détachent les unes des autres. Elles s'accrochent. C'est l'avantage de rester là, de n'en pas bouger. Ainsi ces dernières semaines devenait-il intéressant, quoique consternant, de suivre au jour le jour les multiples micro-transformations infligées à l'une des dernières grandes affiches murales de l'artiste visuelle Madame Moustache. On y voit, comme à l'ordinaire, la haute silhouette d'une femme à la carabine, tenant indifféremment de la cowgirl ou de la femme sachem, en tout cas s'emparant de clichés ordinaires de la masculinité et les sabotant de l'intérieur avec un aplomb réjouissant. Forcément ça énerve pas mal de monde. Alors des gens viennent « se lâcher », déposer en catimini leurs petites et grandes amertumes, à coups de cutter, de grattages, de pinceau, d'inscriptions ou de blazes (signatures) mal assumés, de sorte qu'une contre fresque le plus souvent réactionnaire en vient à se dévoiler. Il y aurait largement matière à questionner ce nouvel iconoclasme partout visible dans Paris et pas seulement sur les affiches de Madame Moustache dans le 18e arrondissement.

### Complaisance

Du coup, nous voilà presque naturellement passés au chapitre du street art et d'un nouveau lieu, on dit spot aujourd'hui, à lui dédié : l'Aérosol, situé rue de l'Évangile. On est cette fois sur le futur chantier du projet urbanistique Hébert, de l'autre côté d'un autre futur vaste chantier, Évangile-Charbon, là où pour mieux nous faire avaler la poursuite de la bétonisation et de la densification à outrance du 18e arrondissement, la Ville de Paris nous fait habilement miroiter la perspective de jardins microbiolants. L'Aérosol occupe d'anciens entrepôts de la SNCF. Les graphes y ont pignon sur rue. *Why not*,



© Nadia Diabali

Les transformations infligées à une belle affiche de femme à la carabine créée par l'artiste visuelle Madame Moustache.

se dit-on. Seulement deux choses interrogent. D'abord on est épaté de constater une fois encore avec quelle complaisance la presse, quasiment toute la presse, aura célébré, avant même son ouverture au public, ce lieu, le consacrant sans la moindre enquête et avec force commentaires spot du moment, l'endroit où il faut être et se montrer. Ensuite, la multiplication de ces lieux péri ou para institutionnels, à la fois dehors et dedans, témoigne de l'importance d'un nouveau marché du loisir sur les ultimes lambeaux d'un Paris industriel et artisanal associé à la fin du XIXe siècle et à la première moitié du XXe : on pourrait presque associer cette mode à du « *ruins porn* »<sup>(1)</sup>.

### Embrouiller les enjeux

Dans des quartiers le plus souvent populaires, une hypermodernité techno/arty (appelons-la comme ça) s'y agrège aux nouvelles mobilités, aux réseaux sociaux et à la jeunesse branchée. Dès lors, on ne doit pas s'étonner que ces spots prospèrent sur à peu près tous les espaces dévolus aujourd'hui à de gigantesques opérations urbanistiques dont ils contribuent largement à embrouiller les enjeux. La communication sert à ça. À nous

embrouiller. Donc on en vient à se dire que le street art a les épaules un peu larges, si larges qu'une bouteille d'eau de 33 centilitres (marque Cristalline) se vend 2,50 euros au bar de l'Aérosol quand à quelque 300 m de là, dans une épicerie que l'on qualifiera d'encore populaire, on la trouve à 28 centimes : soit près de 10 fois moins.

### Rien à faire ensemble

Mais poursuivons dans ce paysage en mouvement. À deux pas de là, secteur Pajol-Évangile-Mac Orlan, dans ce même cœur du même été, avec le grand retour des rodéos à moto-cross, c'est une toute autre jeunesse qui déroule à fond de train un tout autre récit de la modernité, moins techno, moins arty, plus âpre, plus *roots* (du mot « racines » en anglais). Déjà les années précédentes, mais cette fois avec une insistance tumultueuse, plus nombreuses les motos, plus nombreux les motards, jeunes, de plus en plus jeunes, à découvert, sans casque le plus souvent, ne craignant rien, provocateurs ou inconscients, en colère ou désœuvrés, ou les quatre à la fois. Sans pot d'échappement, sans plaque d'immatriculation, les motos sont louées pour l'occasion

à un loueur du quartier, le temps de quelques tours de manège si l'on peut dire. Tout exaspérés qu'ils soient, ne comptant pas sur les forces de l'ordre pour arrêter le tumulte, ne voyant guère quoi faire, se résignant peut-être, à moins qu'ils ne soient entrés de longue main en résilience, les habitants comptent sur l'usure du temps. Et un jour en effet, tout s'arrête. Aérosol et moto-cross, deux mondes se juxtaposent. Comme ils se juxtaposent très souvent les soirs d'été du côté de la halle Pajol. On se regarde de loin. On se toise. Chacun son espace. Rien à faire ensemble. Rien à se dire. En d'autres termes, y a du boulot ! Et encore n'a-t-on pas reparlé de la porte de La Chapelle, ni des réfugiés, ni de la dissémination des campements de l'été, ni de leur dégradation révoltante, ni de leurs évacuations répétées.

**Daniel Conrod**

1. La notion de « *ruins porn* » s'applique plus particulièrement à un courant de la photographie contemporaine spectaculaire consistant en vastes ensembles industriels ravagés par la désindustrialisation (Detroit) ou des parcs de loisirs tombés en désuétude, ou encore toute trace déshérente de monumentalité attestant d'un passé révolu. On parle aussi à ce sujet d'une esthétisation du déclin.

## La vie du 18e

# Que faire après l'école ?

Outre les centres de loisirs, quantités d'activités ludiques, sportives ou artistiques sont proposées à nos enfants.

**À** chaque rentrée la question se pose aux parents : comment occuper nos enfants intelligemment hors du temps scolaire ? Le centre de loisirs est toujours une option, mais pratiquer un sport, un instrument de musique ou une autre activité artistique offre une ouverture au monde. C'est aussi l'occasion de voir naître de nouvelles amitiés et d'apprendre sans la pression ressentie à l'école.

Comme le veut la tradition, un Forum des loisirs et du temps libre du 18e aura lieu le samedi 9 septembre de 10 h à 18 h au centre sportif Micheline Ostermeyer dans le quartier Pajol. Une centaine d'associations présenteront leurs activités pour enfants et adultes. Mais, en attendant, voici quelques pistes originales en dehors des classiques cours de danse, judo, théâtre ou piano pour occuper la marmaille.

Pour ceux qui ont la fibre artistique, rendez-vous aux ateliers Marcadet (87-89 rue Marcadet), lieu d'exposition et d'ateliers artistiques. L'association Art exprim y accueille des enfants dès 3 ans et des ados autour d'ateliers photo, sculpture, arts plastiques et visuels, dessin et même création de BD.

La REcyclerie accueille dès 8 ans tous ceux doués de leurs mains (ou qui souhaitent le devenir) pour des cours de bricolage ; à l'Atelier de RENé on apprend à manipuler des outils en toute sécurité et on est sensibilisé au recyclage et à la récup'd'objets.

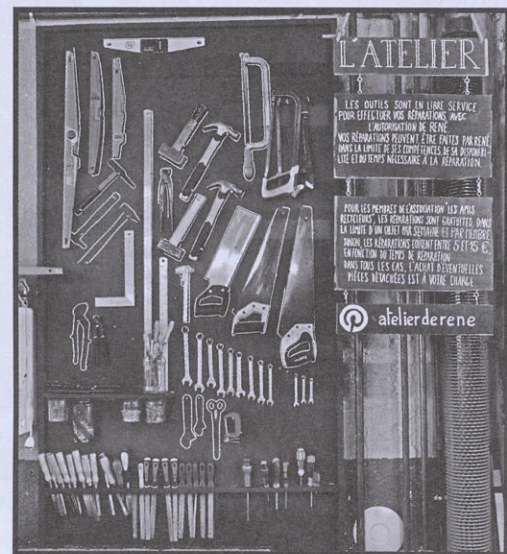
### Petits polyglottes

Pour joindre l'utile à l'agréable, on peut s'initier très jeune à une langue étrangère. Les cours d'initiation à l'anglais sont pléthore à Paris, par exemple les ateliers des Petits bilingues rue Lamarck. L'Institut portugais initie les enfants à la langue et à la culture lusophones dès 3 ans (Institut portugais à cinq minutes de la place de Clichy) et l'ICI organise des



© Jean-Claude N'Diaye

Dans cet atelier de La Recyclerie, porte de Clignancourt, René explique comment utiliser les outils et bricoler ou/et réparer toutes sortes d'objets.



cours pour « sensibiliser les enfants aux sons et à la musicalité de la langue arabe moderne » dès 4 ans.

Plus original, les centres Magic makers accueillent les enfants à partir de 6 ans pour leur apprendre le langage... informatique ! Les enfants sont répartis par tranche d'âge (6-7 ans, 8-10 ans, 11-12 ans, 13-15 ans) et programment de manière ludique : création de robots et de jeux vidéo, impression 3D, etc. Il existe 15 centres en France, le plus proche du 18e étant celui du 31 rue de Douai dans le 9e. En septembre des ateliers « Découverte » gratuits auront lieu, puis des séances hebdomadaires et des stages vacances payants le reste de l'année.

### Yoga et méditation

Pour ceux en quête d'harmonie entre le corps et l'esprit et de concentration, place au yoga. Après la vague (et la vogue) des diverses déclinaisons de yoga pour adultes (bishram, postural, yin, yoga du rire etc.), des professeurs ont adapté la pratique aux enfants. Les ateliers Comme à la maison organisent des cours de Baby yoga dès 18 mois et de Ludo yoga à partir de 3 ans à la halle Pajol.

Dans le même esprit, la méditation s'impose comme une activité en plein essor et les enfants n'y échappent pas. Le best-seller *Calme et attentif comme une grenouille* d'Eline Snel, paru aux éditions des Arènes, prône la pra-

tique de la médiation pour les enfants avec leurs parents : voilà une occasion de pratiquer une activité avec son enfant, en le guidant, à la maison ou au parc, pour un budget minime (prix du livre incluant un CD).

### Occasions multiples

Gardez aussi un œil sur les événements ponctuels lors des vacances scolaires ou le week-end dans les différents lieux culturels du 18e : ateliers en librairies jeunesse (La Régulière, Les Trois sœurs, Les Enfants sur le toit, l'Humeur vagabonde), stages artistiques (Hasard ludique, ICI), spectacles enfants (notamment au Funambule Montmartre, à l'Alambic Comédie, au Ciné 13 Théâtre), ou encore les séances de cinéma pour enfants en matinée au Louxor et au Cinéma des cinéastes (parfois précédées d'un spectacle vivant).

Mais nul besoin de surcharger les agendas. Laissons aussi parfois place à l'ennui qui nourrit l'imagination de nos bambins. Beaucoup d'artistes ont puisé leur créativité dans les heures passées à observer le monde et à rêvasser enfants. Des activités à pratiquer donc avec entrain, et modération !

**Hajer Khader Bizri**

**Au cœur du 18<sup>e</sup>,  
un imprimeur près de chez vous !**

**promoprint**  
imprimerie offset et numérique

**IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE**  
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

**IMPRIMERIE**  
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

**IMPRESSION NUMÉRIQUE**  
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

**PROMOPRINT** imprimerie offset et numérique  
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02  
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr



## Goutte d'Or-Château-Rouge

# Controverse autour d'un projet d'immeuble boulevard Barbès

Le marché immobilier parisien demeure en ébullition. Tout projet de construction suscite l'enthousiasme de certains qui s'y précipitent, quand d'autres y voient nuisances et dégradation de leur environnement quotidien, voire rêvent de solutions alternatives d'accès à la propriété.



Un dessin d'architecte du futur immeuble situé en cœur d'îlot. Ce projet a attiré de nombreux acheteurs qui ont patienté toute la nuit jusqu'à l'heure de l'ouverture du bureau de vente.

**J'**ai attendu devant le bureau de vente toute la nuit pour être sûre d'avoir ce que je voulais », raconte Mme S., une habitante de la Goutte d'Or. Non, il ne s'agit pas de réussir à obtenir une place au prochain concert des Rolling Stones mais de prendre une option sur un appartement dont la livraison est annoncée pour fin 2019. Mme S., informée de la future construction d'un immeuble au 76 boulevard Barbès en lieu et place d'un parking actuel, a été séduite, au vu des plans, par un deux-pièces avec une petite terrasse.

Supposant qu'elle ne serait pas la seule candidate pour ce bien, elle avait décidé de se rendre de bonne heure au bureau de Nexity chargé de la commercialisation, dont l'ouverture aux premiers intéressés était prévue pour le lendemain à 11 h. Mais voilà que, la veille au soir, passant devant celui-ci au retour du travail, elle est surprise d'y voir une femme, ne semblant en rien être SDF, s'apprêtant à s'y installer visiblement pour y passer la nuit.

Renseignements pris, cette dernière lui explique que, craignant ne pouvoir obtenir l'option sur l'appartement convoité, elle avait décidé d'attendre sur place l'ouverture.

### Toute la nuit

Surprise et dubitative, Mme S. rentre chez elle et s'interroge sur l'attitude à tenir. Se lever plus tôt que prévu, dès 5 h du matin ? Pour se décider, elle repasse devant le bureau de vente plus tard dans la soirée et constate que la femme n'est plus seule, rejointe par d'autres propriétaires potentiels. Craignant que l'appartement désiré ne lui échappe, Mme S. se décide à faire comme les autres. « *Quand j'étais jeune, j'en ai passé des nuits à attendre pour un concert, mais passer une nuit pour acheter un appartement à 9 100 € le mètre carré, ça jamais je n'aurais pensé le faire un jour !* »

Et bien lui en a pris, car au matin, devant l'affluence des candidats acheteurs, il leur a fallu dresser entre eux la liste d'ordre d'arrivée pour se prémunir contre les resquilleurs et les altercations. Cette anecdote pourrait faire sourire ou offusquer, n'être qu'une nouvelle illustration

des tensions que connaît l'immobilier parisien et plus localement le 18<sup>e</sup> arrondissement, et s'arrêter là. Mais l'affaire prend une autre dimension quand on apprend que l'immeuble en question, dont la construction n'a pas commencé, fait l'objet d'une contestation par les riverains actuels.

### Amiante et gentrification

Le projet de construction est situé dans un îlot bordé par les 76 bis et 74 boulevard Barbès d'un côté et jouxtant le collège Georges Clemenceau, rue des Poissonniers de l'autre. Des locataires du 76 bis craignent les nuisances occasionnées par la destruction du parking actuel contenant de l'amiante et celles du chantier à venir dont l'accès se fera par le passage entre le 76 bis et le 74. À cela s'ajoute leur conviction que cette nouvelle construction devrait participer à la gentrification du quartier.

Le 16 janvier 2017, l'Amicale des locataires du 76 bis boulevard Barbès intente auprès de la mairie de Paris un recours gracieux demandant l'annulation du permis de construire délivré en novembre 2016 et en informe le promoteur, la SCI Paris XVIII

Boulevard Barbès. Le 16 février 2017, les avocats de cette dernière, dans un courrier adressé à l'Amicale, expliquent que le recours est voué à l'échec puisque les motifs invoqués ne peuvent légalement être pris en compte pour procéder à une annulation du permis de construire. Mais aussi, ils menacent de demander réparation au juge pour recours abusif portant préjudice à la SCI. Enfin ils proposent une réunion d'information et de conciliation avec Nexity.

Le 1<sup>er</sup> mars, cette réunion se tient à la mairie du 18<sup>e</sup> en présence de Michel Neyreneuf, adjoint chargé de l'urbanisme, mais ne modifie en rien la volonté des opposants de remettre en cause le projet. Le 6 mars est signifié officiellement le rejet du recours gracieux au motif qu'il n'y a pas d'irrégularité dans la délivrance du permis de construire.

### Même pour 150 000 €

Pour mettre fin à toute contestation, Nexity propose en avril un accord à l'amiable : le versement de 150 000 € par locataire contre le renoncement aux recours actuels et à toutes actions postérieures éventuelles. Proposition rejetée par les intéressés qui s'orientent alors, en lieu et place du projet initial, vers la création d'une coopérative d'accès à la propriété sur la base de 20 € par mètre carré par mois avec achat ou préemption du terrain par la mairie. Ce nouveau projet est présenté le 21 avril à Nexity, qui le refuse quelques jours plus tard.

Début juillet, la cession du terrain à la SCI Paris XVIII Boulevard Barbès n'est toujours pas actée et, à notre connaissance, n'a pas été effectuée depuis. L'achat ou la préemption par la mairie semble peu probable vu le coût de la transaction. Toujours est-il que les travaux de destruction du parking n'ont toujours pas débuté et qu'il est fort probable que la livraison annoncée pour fin 2019 ne pourra pas être honorée.

Le projet de Nexity pourrait-il être remis en cause au profit de la coopérative ? Une logique immobilière contre une autre ? Si une telle perspective voyait le jour, qu'en serait-il des acheteurs qui, ignorant sans doute ces événements, ont déjà signé, demandé et obtenu leur crédit, voire pour certains ont attendu toute une nuit ? Affaire à suivre.

**Patrick Mallet**

## Goutte d'Or Château-Rouge

# Les 40 ans d'expérience du CFA Stephenson

Avec son logo placardé aux numéros 48 et 24 de la rue Stephenson, le Centre de formation des apprentis Stephenson est présent depuis 25 ans à la Goutte d'Or.

**L**e Centre de formation par l'apprentissage Stephenson forme chaque année des centaines de jeunes aux métiers de l'hôtellerie, du tourisme et de l'administration des lieux de vente. Un centre d'apprentissage très actif et dynamique, connu surtout dans le quartier pour ses groupes d'étudiants en tenue professionnelle tirés à quatre épingles qui arpentent les rues à l'heure du déjeuner. Visite derrière les façades de ce centre fondé en 1976 mais qui n'a intégré le quartier qu'en 1991.

### Théorique et pratique

Le parcours de formation du CFA Stephenson repose sur l'apprentissage, soit une alternance de cours théoriques dispensés au centre et une activité en entreprise. Cette formule, tant vantée par les politiques mais qui souffre d'un déficit d'image dans l'opinion, fait ici merveille. « Depuis sa fondation en 1976, notre CFA a tissé des partenariats de confiance

avec plus de 600 entreprises, ce qui facilite le placement des 1200 apprentis qui étudient chaque année dans notre établissement », énonce Noémie Escoffier, chargée de communication au CFA.

Le spectre des diplômes va du bac professionnel jusqu'au BTS et à la licence et s'adresse à tous les jeunes de 15 à 25 ans à leur date d'entrée. Pour de nombreux jeunes peu motivés par les formations académiques, l'apprentissage est une belle opportunité. L'apprenti est rémunéré pour ses heures en entreprise et surtout les formations sont souvent suivies d'une embauche dans l'entreprise partenaire. « Nous ne disons pas au jeune "tu trouves une entreprise et tu reviens nous voir" ; notre force tient dans notre réseau de partenaires et notre politique de pré-recrutement avant la signature d'un contrat, qui allie le coaching, la préparation aux entretiens, au speed dating ou la rédaction du CV avant l'intégration dans une de nos entreprises partenaires ; ce qui donne de très bons résultats en matière d'embauche à l'issue de la formation. »

Pour cela, les jeunes apprentis doivent intégrer les codes de l'entreprise, notamment vestimentaires. « Nous exigeons qu'ils portent des tenues de ville professionnelles, les jeans, baskets et sweats sont interdits, précise encore Noémie Escoffier. Certains apprentis en bac "Accueil" sont dépêchés pour des prestations à la journée sur des événements et ne sont prévenus que le matin, ils doivent donc être toujours prêts au pied levé. C'est une discipline à respecter, certains jeunes râlent un peu en début d'année mais ils s'y font très vite. »

Un détail qui a son importance quand vient l'heure des jeux de rôles dans l'agence de voyage grandeur nature, un jeu tout ce qu'il y a de sérieux et qui vient s'ajouter à l'équipement informatique de pointe et à la formation générale assurée par 60 formateurs.

### Apprentis de proximité

Les apprentis viennent principalement de Paris et de Seine-Saint-Denis. N'éprouvent-ils pas une certaine réticence à venir étudier à la Goutte d'Or ? « Sur les salons, ce sont plu-

tôt les parents qui peuvent être inquiets mais nous les rassurons car nous n'avons jamais eu aucun souci dans notre quartier. C'est même le contraire : nous sommes bien connus des habitants et des commerçants », assure Noémie Escoffier. En effet, outre le partenariat avec le magasin Tati, les apprentis ont tissé de nombreux liens avec les associations locales, comme la salle Saint-Bruno, tandis que les étudiants en BTS tourisme organisent des visites du quartier, sur une proposition de la mairie.

Tout va donc pour le mieux pour les apprentis, même si le rythme de l'enseignement est élevé en raison de l'activité professionnelle s'ajoutant aux cours : c'est un avenir professionnel solide qui se dessine à la clé. En attendant de trouver un emploi stable, certains quitteront la Goutte d'Or dans le cadre du programme d'échange européen Erasmus et partiront pour quelques semaines au Portugal ou en Allemagne, étudier dans des établissements partenaires. Parents, jeunes, étudiants, connaissez-vous le CFA Stephenson ?

**Stéphane Bardinnet**

## La Chapelle

# Dojo de La Chapelle, salutation finale

Après cinq ans de négociations, c'est fini, le Dojo de La Chapelle ne rouvrira pas ses portes en septembre.

**C**ontrairement à ce que *Le 18e du mois* relayait dans son dernier numéro, le 13 août 2017 s'inscrira comme le dernier jour de ce club de judo pas comme les autres, fondé en 1989 par Pierre Le Caer. C'est la triste fin d'un feuilleton long de cinq ans et qui, malgré les diverses pistes de relogement imaginées, ne débouche finalement sur rien. Un gâchis et une grosse perte pour l'arrondissement.

La décision de Pierre Le Caer fait suite à la conclusion d'un accord financier avec son bailleur. En effet, particularité du Dojo de La Chapelle, l'association était hébergée sous un bail commercial de neuf ans renouvelable, contracté par Pierre Le Caer. Ce dernier réclamait des indemnités d'éviction depuis l'annonce du projet immobilier voté en 2013 par la mairie de Paris. Le fondateur du club, âgé aujourd'hui de 70 ans, a accepté l'in-

demnité offerte après de longues tractations. Mais il ne cache pas son amertume, ni la tristesse de voir disparaître son club, auquel il s'est voué corps et âme pendant près de 30 ans.

### Guerre d'usure

« Après cinq ans d'après négociations et une guerre d'usure menée par le bailleur social Efidis en charge du projet immobilier qui remplacera le Dojo, je vais prendre ma retraite, déclare le fondateur, mais le club est condamné et je regrette la tournure prise par les événements car une solution de relogement eût été possible ; mais la volonté politique a fait défaut chez les acteurs du projet et la mairie. »

Une déchirure pour les familiers du club, les enfants, les parents et les pratiquants dont le plus âgé approche les 80 ans. « Notre petite communauté humaine se retrouve à la rue, conclut-il ; pour moi c'est une page de ma vie



En juin 2017, les membres du club s'étaient réunis pour la traditionnelle fête de fin d'année... sans savoir que ce serait la dernière.

qui se tourne après m'être consacré au club sept jours sur sept et avoir réinvesti mes bénéfices dans le Dojo depuis 1989. »

Le quartier et la ville perdent un club unique qui avait su garder l'esprit du judo originel, loin de l'approche « tout compétition » adoptée par la Fédération française de judo et contre laquelle Pierre Le Caer et d'autres professeurs se battent depuis longtemps.

Un combat qu'il continuera de mener depuis sa Bretagne natale, en

particulier avec le Dojo de Brest où il a fait ses débuts.

Ce samedi 2 septembre, les membres du club se sont réunis une dernière fois au jardin Ecobox, situé derrière le Dojo. Les élèves sont venus saluer une dernière fois leur cher M. Le Caer et la soirée s'est prolongée par un verre de l'amitié et un buffet où chacun a apporté un petit quelque chose. Merci M. Le Caer, l'esprit du Dojo de La Chapelle flottera longtemps sur le quartier.

**Stéphane Bardinnet**

## Une ferme sur le toit de la poste boulevard de La Chapelle

Un potager, une serre, des poules, des ruches... Des postiers-jardiniers changent de casquette et prennent de la hauteur sur leur lieu de travail pour un projet collectif et écologique de ferme urbaine.

**S**ix postiers passionnés ont rêvé que les « facteurs distribuent des légumes ». Leur rêve est en passe de devenir réalité : 900 m<sup>2</sup> de terrasse aménagée, dont 700 m<sup>2</sup> de potager, une serre de 12 m<sup>2</sup> et un poulailler avec quatre belles poules surplombent le centre de distribution du courrier jaune et bleu de La Poste du 18 boulevard de La Chapelle. Les ruches sont déjà là, leurs habitantes arrivent bientôt.

### Partage de talents

Lauréate de la première édition de l'appel à projets verts des Parisculteurs en novembre 2016, la Communauté Facteur Graine réunit 22 000 € en faisant appel au financement participatif via la plateforme KissKissBankBank et démarre l'installation de sa ferme pilote dans la foulée.

Sophie, la présidente, a longtemps été bénévole à Veni verti, David veut reprendre la ferme familiale, Michel rêve d'apprendre à faire pousser des graines, Daniel, postier depuis 20 ans sous ce même toit, défend les variétés de pommes anciennes, Julie fait partie des Incroyables comestibles (dont l'objectif vise à créer une abondance gratuite de nourriture à partager pour tous, dans une démarche d'autonomie alimentaire locale, saine, durable) et Auriane est engagée pour une agriculture juste et salubre au sein d'une Amap depuis des années.

Ils sont tous animés par « l'envie d'agir utile et le désir de faire ensemble, pour remettre du vivant et du comestible dans l'environnement urbain et initier rencontres et partage de talents au service du collectif ».

### Ferme pilote

Tous ont relevé leurs manches et en avril, pendant deux week-ends, en collaboration avec la start-up Cultures en ville qui leur apporte l'expertise technique, aidés de plusieurs postiers enthousiastes, ils montent 90 tonnes de terre, de matériaux géo-composite, de substrat biologique issu de l'économie circulaire et de planches en bois francilien certifié Promouvoir la gestion durable de la forêt (PEFC). Les premières tomates, aubergines, courgettes, plantes aromatiques et autres haricots ou melons sont plantées en buttes le samedi 13 mai à partir de plants et de semis donnés par des postiers, des amis et par Kokopelli et Potage et Gourmands (deux associations pour la préservation des semences de variétés anciennes de légumes et de fruits).

La production, qui promet d'être abondante, sera distribuée, lors d'un marché que l'association aimerait mensuel, aux bénévoles de l'association, mais également aux 540 postiers qui travaillent sous la ferme urbaine. L'occasion de faire de la pédagogie et de réfléchir ensemble à l'alimentation et aux modes de distribution. Certains restaurants et associations du quartier ont été contactés et ont manifesté leur intérêt, tels le café Sohan à deux pas ou la cantine Le Myrha un peu plus loin. À quand la dégustation sur les tables alentour de tomates ou de melons mûrs au soleil parisien et fraîchement cueillis ?



Photos Jean-Claude N'Diaye

Pour aménager le grand potager sur le toit, il a fallu apporter 90 tonnes de terre et d'autres matériaux.

Ci-contre plusieurs des postiers jardiniers. De gauche à droite, Christian, Anne, Gérard, Sophie, Victoire et Clément.



De la même manière que les déchets organiques se transforment en compost pour donner vie à de nouvelles plantes, des objets estampillés La Poste retrouvent une deuxième vie sur le toit. Les bacs orange de tri du courrier qui ne sont plus aux normes servent de jardinières et les grands sacs jaunes des facteurs sont transformés en très chics poufs du plus bel effet, tandis que des palettes récupérées ont permis de fabriquer une longue table pour les piques-niques.

### Faire vivre les lieux

L'objectif de la Communauté Facteur Graine d'aménager un premier toit en mini-ferme urbaine selon les principes de la permaculture est en passe d'être atteint mais leur idée, c'est d'essaimer et de partir à l'assaut des autres bâtiments de La Poste, y compris du siège à Issy-les-Moulineaux. La Poste y paraît très favorable et son accord de groupe assure à la Communauté de ne pas manquer de permanents pour faire vivre tous ces futurs lieux. Il prévoit que les préretraités peuvent consacrer 50 % de leur

temps de travail à une association en conservant 70 % de leur salaire. Nul doute que, comme Alain qui va se former à l'apiculture, Christian, directeur d'un bureau de poste et Caroline, ex-cadre sup, future coordinatrice du toit, ils seront certainement nombreux à vouloir consacrer la moitié de leur temps à ces nouveaux lieux.

En attendant, Alain, un des gardiens du centre de distribution, prend maintenant ses pauses sur le toit pour y jouer de la guitare. Et là ou avant il n'y avait rien, aujourd'hui il y a la vie.

Sylvie Chatelin

□ Ouverture du toit, le samedi jusqu'à 17 h contre dépôt de sa carte d'identité auprès du gardien, entrée par le 18 boulevard de La Chapelle.  
[www.facebook.com/communautefacteurgraine](http://www.facebook.com/communautefacteurgraine) et [www.paris.fr/parisculteurs](http://www.paris.fr/parisculteurs)

# L'Aérosol : des bières et des bombes (de peinture)

Au bout de la rue de l'Évangile, L'Aérosol a ouvert ses portes cet été et jusqu'en janvier. Ce lieu éphémère est consacré aux cultures urbaines, qu'elles soient musicales ou graphiques. Il abrite également un musée qui expose des centaines d'œuvres de street artistes.



© Jean-Claude N'Diaye

Une petite pause devant des graffs pour écouter de la musique et/ou boire une bière : c'est l'argent des consommations qui fait vivre ce lieu hybride car l'entrée est gratuite.

entier. Tableaux, photos, palissades, supports variés, signés par Banksy, Invader, Shepard Fairey/Obey, Dondi White, Phase 2, Iz the Wiz, Blek le rat, JonOne, et beaucoup d'autres noms prestigieux.

David Benhamou fait partie des graffeurs qui ont fondé maquis-art.com. Le site répertorie depuis 20 ans tout ce qui se fait en street art. « À l'époque, on sortait avec nos appareils et on prenait en photo nos œuvres et tout ce qu'on voyait autour de nous », se souvient David Benhamou. Une connaissance du milieu et des artistes qui a rapidement intéressé des maisons de ventes et des commissaires-priseurs comme Claude Aguttes, Million et Cornette-de-Saint-Cyr. David Benhamou y a exercé comme expert et a pu établir des relations avec de nombreux collectionneurs de street art. Les œuvres exposées au musée de L'Aérosol, qu'elles soient récentes ou datant des années 1980, proviennent de ces collections privées.

Si le musée risque bien d'être le joyau du lieu, il ne faut pas oublier ce qui se passe dehors. Un mur de 300 m est consacré au graffiti. Des panneaux sont à la disposition de tous ceux qui souhaitent bomber ou peindre une fresque. Depuis début août, une cinquantaine d'artistes ont déjà posé leurs marques. « Mais les débutants sont également les bienvenus, un espace leur est réservé », invite David Benhamou. Les œuvres sont recouvertes au fur et à mesure que les gens viennent. Par contre on archive tout sur le site internet. »

### Food trucks sur le quai

Les graffs sont des œuvres éphémères par excellence, donc le plus important est de prendre une photo une fois que le travail a été réalisé. « Ici des graffs ont été recouverts dans la journée », poursuit David Benhamou. Nous n'avons rien inventé, c'est la façon de faire dans les terrains vagues et dans le graffiti. » Mais attention, contrairement à ce

**C**a usine sec à L'Aérosol... Le magasin de matériaux Point P du 54 rue de l'Évangile a cédé sa place à un lieu éphémère qui met à l'honneur les cultures urbaines.

Au printemps dernier, la SNCF, propriétaire des lieux, a jeté son dévolu sur le projet imaginé par Aurore Becquet, Kevin Ringeval et David Benhamou. Un lieu hybride mixant cultures musicales, visuelles ou tournées vers la glisse. Ils ont jusqu'à la fin janvier pour faire le plein de visiteurs. Ensuite, l'usine sera démolie et le terrain de cinq hectares devrait notamment accueillir des logements, des bureaux, un groupe scolaire et une crèche.

D'emblée, Kevin Ringeval prévient : « Nous ne sommes pas des limonadiers ou des restaurateurs. Nous avons un projet culturel. » Et le quadragénaire sait de quoi il parle, puisqu'il a jadis fait partie de l'équipe qui a monté le Point éphé-

mère à Jaurès. Il sait donc à quoi peut ressembler un lieu industriel transformé en lieu culturel.

Aujourd'hui, il œuvre avec Aurore Becquet, au sein de la coopérative Polybrid, une boîte de production d'événementiels et de concerts installée au Mila 18, rue André Messager. « Nous voulons faire venir les habitants du 18e mais aussi d'ailleurs », poursuit-il. Qu'ils s'en prennent plein les mirettes, plein les oreilles ou plein les jambes s'ils font de la glisse. »

### Réinventer le site

L'Aérosol n'en est qu'à ses débuts, mais ce désir de croiser des publics différents semble prendre forme. « On le voit tous les jours », illustre Kevin Ringeval. On a des gens du quartier mais aussi de Paris et de banlieue. Certains sont venus de Lille ou d'Angers avant même l'inauguration du musée. Le samedi et le dimanche voient passer des familles avec des mômes qui viennent acheter des bombes de peinture et tagger le sol. L'après-midi, quand il n'y a

pas trop de monde devant les fresques, des personnes de 60 ans viennent photographier les œuvres. »

Côté musique, l'ambiance oscille entre hip hop, trap music, house et funk... Tous les jours, des artistes viennent taquiner les platines et des concerts live sont d'ores et déjà programmés. Une soirée est inscrite dans l'agenda de L'Aérosol pour la prochaine Nuit blanche. L'échéance de janvier 2018 ne semble pas être matière à frustration : « Le fait de fermer dans quelques mois nous oblige à être dans une urgence créative et dans le mouvement », souligne Kevin Ringeval. Il faut qu'on soit rapide, cela nous permet de réinventer sans cesse le site. »

### De Banksy à Shepard Fairey

Dans l'équipe de L'Aérosol, David Benhamou est particulièrement chargé du volet arts graphiques. Depuis le 1er septembre, sur les murs du Hall of Fame – le musée éphémère de 1 200 m<sup>2</sup> –, se déploient plusieurs centaines d'œuvres venues du monde

# La Chapelle

que les profanes pourraient penser, le monde du graffiti comporte des règles. « Par exemple, on ne repasse pas sur quelqu'un qui n'a pas fini ou qui n'a pas encore pris sa photo. Et si on a un doute, on photographie son travail, précise David Benhamou. Quand on repasse sur quelqu'un, il faut qu'on soit au même niveau que lui ou qu'on fasse un peu mieux. Ça, tous les graffeurs le savent. »

L'Aérosol fonctionne sur ses fonds propres, et ses recettes proviennent de la vente de bière, des bombes de peinture, ainsi que des 5 € d'entrée du musée. Pour ceux qui ont faim, des food trucks fournissent hotdogs, pizzas et autres sandwiches sucrés dont raffolent les jeunes. « Toutes les personnes qui travaillent ici sont des graffeurs chevronnés, conclut David Benhamou. Ils ont tous des métiers ailleurs mais en ce moment ils sont ici, au taquet. On est une niche de passionnés. »

Nadia Djabali

□ 54 rue de l'Évangile, mercredi, jeudi de 16 h à 23 h, vendredi, samedi et dimanche de 12 h à 23 h. Entrée libre sauf le musée à 5 €.



© Jean-Claude N'Diaye

Long de 300 m, le mur extérieur de l'Aérosol est consacré aux graffitis et cinquante artistes y ont déjà créé des œuvres éphémères.

## Clignancourt

# Fin de l'aventure pour L'Interloque

L'association spécialisée dans les produits d'occasion a déposé le bilan en juin, après 15 ans d'activité.

**D**epuis juillet, les clients fidèles ou occasionnels de L'Interloque sont orphelins. La ressourcerie, qui proposait dans trois magasins (rue des Cloys et rue de Trétaigne) des vêtements, livres et divers objets d'occasion pour la maison, a fermé ses portes. Il s'agissait d'une des premières structures de ce type créées en Ile-de-France, en 2002. Neuf salariés se retrouvent au chômage.

Malgré un soutien financier conséquent de la mairie, l'association avait du mal à équilibrer son budget, depuis plusieurs mois. « Jusqu'à l'an dernier, les ventes étaient à un bon niveau mais nous avons constaté une baisse des dons des particuliers », souligne Giancarlo Pinna, le fondateur de la ressourcerie et ancien directeur. Or, la majeure partie du stock provient des apports des habitants du quartier, sur le modèle d'Emmaüs.

### Trop de concurrence ?

Fin 2015, trois points de collecte mobiles destinés aux déchets dangereux de bricolage type peinture, aux

textiles ou encore au petit électroménager ont été mis en place par la municipalité dans le quartier, diminuant d'autant les possibilités de récupération.

Autre facteur de concurrence : l'implantation de trois boutiques Emmaüs, rue de Clignancourt puis boulevard Barbès ces dernières années. La clientèle n'était toutefois pas exactement la même car les prix pratiqués à L'Interloque étaient sensiblement supérieurs, notamment pour les vêtements – souvent de qualité – et le petit électroménager.

Justement, les prix ne faisaient-ils pas obstacle à l'augmentation des ventes ? Une hypothèse réfutée par Giancarlo Pinna, qui met en avant la nécessité de payer le loyer et son ambition de s'adresser à « tout le monde et pas seulement aux pauvres ».

Pour expliquer les difficultés économiques de l'association, le fondateur évoque aussi l'échec du projet de développement de l'activité dans le 2<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Une nouvelle boutique avait ouvert en 2014 mais elle avait dû fermer 18 mois plus tard. « Nous ne fonctionnons pas comme une entreprise traditionnelle et la subvention de la mairie pour payer le loyer était insuffi-

fisante au vu de nos coûts. De plus, le local ne nous permettait pas de recevoir du public », déplore Giancarlo Pinna.

### De l'aide, mais pas assez

Au printemps 2016, 25 salariés travaillaient dans l'association, dont les deux-tiers, en voie de réinsertion, étaient en contrat aidé. Des opérations de sensibilisation à l'environnement avaient été mises en place pendant un temps, tout comme un atelier de réparation de vélo et des collectes à domicile et en pied d'immeuble. Ces dernières étaient organisées dans des quartiers populaires comme la Porte Montmartre ou la Goutte d'Or, avec les équipes de développement local.

« Nous avons fait part de nos soucis financiers à la mairie au printemps. Nous aurions souhaité qu'il y ait des propositions de reprise de l'activité », déclare l'ancien directeur.

De son côté, la municipalité assure n'avoir pas trouvé de repreneur et se dit déçue de la fermeture de L'Interloque. Elle souhaite qu'une nouvelle ressourcerie voie le jour l'an prochain dans l'arrondissement. « Il faudrait trouver un espace d'au moins 500 m<sup>2</sup> pour garantir un volume suffisant de ventes », explique

Frédéric Badina, adjoint au maire du 18<sup>e</sup> chargé de l'économie sociale et solidaire et de l'économie circulaire. « La dispersion de l'activité de L'Interloque sur trois lieux, voire plus, à certains moments, n'a sans doute pas aidé. » D'ici là, de nouvelles boutiques d'occasion à faible prix pourraient être lancées de manière éphémère, sur le modèle de celle ouverte au printemps près de la porte de La Chapelle.

Florianne Finet

### Les quatre fonctions d'une ressourcerie

- la collecte généraliste d'objets de tout type
- la revalorisation par le tri, la réparation ou la transformation
- la redistribution (par la vente ou le don)
- la sensibilisation à la protection de l'environnement.

### 230 tonnes

C'est le volume des « déchets » – qui n'en étaient finalement pas – qui ont été collectés l'an dernier par L'Interloque.

## Réouverture de la piscine des Amiraux, enfin !

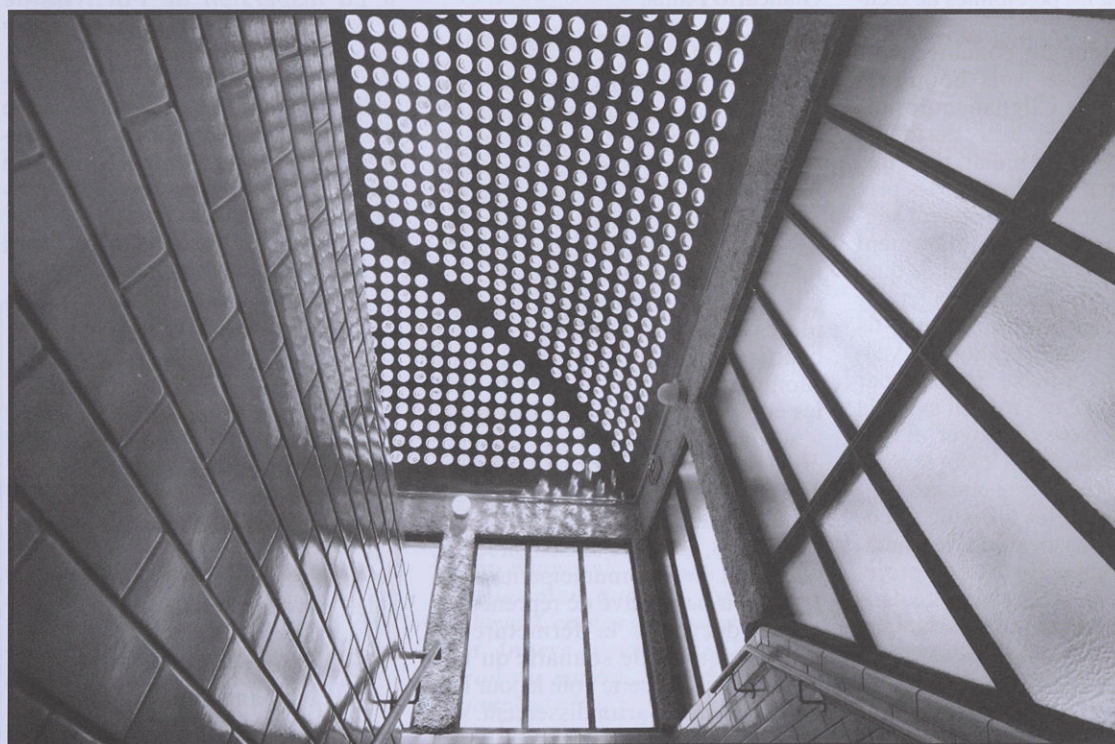
Un monument historique, ça s'entretient, surtout s'il date des années 30 et qu'il est plongé dans une atmosphère humide. La rénovation de la piscine des Amiraux, près du métro Simplon, a nécessité deux ans de travaux. Le bâtiment, un joyau d'architecture Art-nouveau conçu par l'architecte Henri Sauvage, a rouvert tout début septembre, pour le bonheur des nombreux nageurs du quartier. Ces derniers avaient dû se rabattre sur la piscine Bertrand Dauvin, porte de Clignancourt, ou sur celle d'Hébert. Toutes deux ne font toutefois que 25 m tandis que le bassin des Amiraux est de 33 m. Les travaux ont permis de restaurer les portes en bois des cabines et des carrelages historiques mais aussi de remettre aux normes les systèmes de chauffage, de ventilation ou d'électricité. L'objectif étant de réduire les consommations d'eau et d'énergie. L'accès aux personnes handicapées est par ailleurs facilité. Le coût initial était de 10 millions d'euros.

**Florianne Finet**  
Reportage photo :  
**Jean-Claude N'Diaye**

□ 6 rue Hermann Lachapelle,  
01 46 06 46 47.



En haut, le grand bassin sous sa belle verrière. Tout autour, sur deux niveaux, les balcons (ci-dessous à gauche) donnent accès aux cabines (ci-dessous à droite) où vont se changer les nageurs.



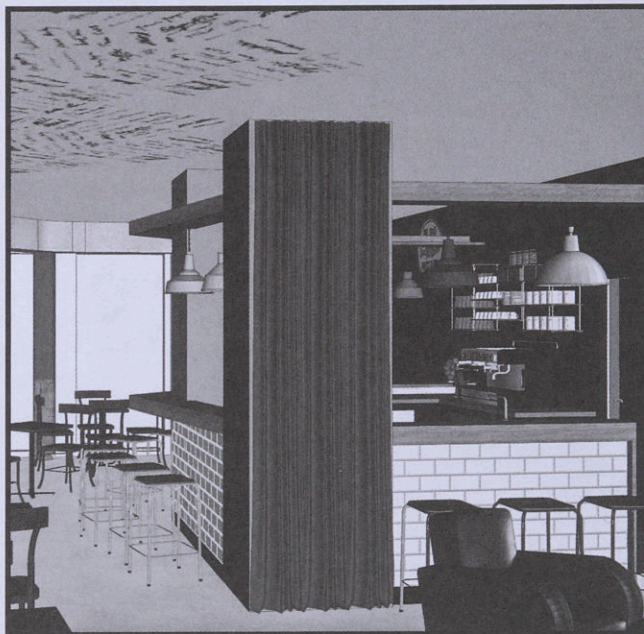
Les pavés de verre ronds du toit font de l'escalier un puit de lumière.



Le bois chaud d'un petit banc contraste avec la fraîcheur du carrelage mural des cabines.

## Le bar commun ouvre fin septembre

Du 27 septembre au 1er octobre, c'est la fête au 135 rue des Poissonniers pour l'ouverture d'un bar d'un nouveau genre... Un bar de quartier comme on n'en voit plus.



© Alter Bâtir

Le lieu tel que l'ont conçu ses créateurs : quelque 150 personnes sont engagées dans le « Bar commun » qui ouvrira à la fin du mois.

**V**ous avez rêvé d'un bar où tout le monde passe derrière le comptoir ? Vous avez imaginé ce plaisir de côtoyer vos voisins et amis dans un lieu unique, ouvert, multiculturel, intergénérationnel ? Vous avez souhaité un jour trouver un zinc où les échanges sont simples et même facilités ? C'est bientôt une réalité dans le quartier Amiraux Simplon Poissonniers. À quelques enjambées de La Louve, le supermarché coopératif et participatif, un nouveau projet associatif voit le jour : le bar commun. 150 personnes y sont aujourd'hui engagées, 60 sont prêtes à passer derrière le comptoir. Et pourquoi pas... vous !

### Dernière ligne droite

C'est l'histoire d'un lieu alternatif. Au départ, il y a deux ans, se constitue un collectif composé en grande partie de personnes engagées pour créer un bar atypique où se conjuguent lien social, convivialité et solidarités intergénérationnelles (voir l'article dans notre numéro de mars 2017). D'ardents défenseurs, aussi, des biens communs, un concept théorique pour parler – en faisant court – de la gestion partagée de ressources.

Au gré des rencontres, des fêtes de quartier, des happenings autour de cafés de rue, il s'est étoffé d'habitants du quartier et a pris corps dans une réalité singulière. Si tous les membres n'ont pas tous la même



Derrière ce comptoir, une soixantaine de bénévoles se relaieront, recréant l'ambiance d'un bistrot de quartier.

disponibilité et le même engagement, ils ont tous cette envie de se retrouver dans un lieu qu'ils ont pensé et construit ensemble, au sens figuré et au sens strict.

À la suite d'une campagne de crowdfunding, des travaux ont en effet été engagés dans un local attribué par Paris Habitat, le plus important bailleur social de la capitale... comme pour redonner un peu plus de sens à ce projet. Les travaux sont dans leur toute dernière phase. Comme le reste. Plus que trois petites semaines pour livrer les produits. Ceux-ci ont été choisis par une commission approvisionnement qui a voulu allier qualité et petits prix, pour des produits accessibles à tous. Reste aussi à former les futurs serveurs bénévoles

et à peaufiner la préparation des ateliers : autant dire qu'on s'active à l'angle des rues des Poissonniers et Championnet !

### Portes ouvertes

L'inauguration est prévue fin septembre, avec cinq jours de présentations, de rencontres et de fête. Le programme se finalise, comme dans tout projet participatif : « On va aussi prendre toutes les nouvelles bonnes idées », nous dit Laura, membre actif du collectif. Elle nous précise les grands moments.

Ouverture des portes au public le mercredi 27, avec une soirée surprise faite de présentations, de prises de contact, de découvertes. Jeudi 28, émission en direct de Radio parleur,

média citoyen, qui accueillera des enfants et des adultes du quartier pour présenter le projet : ceux qui le font, ce qu'ils y font, pourquoi, comment... Vendredi 29 sera musical, avec des groupes du quartier, des amateurs, des semi-pros, avec des sets musicaux et des scènes ouvertes. Samedi, « c'est la vraie journée d'inauguration », avec des échanges en pagaille et des formations à la tireuse à bière ou au service, pour tous les curieux.

Fin des festivités dimanche 1er octobre : projection d'un film « dans l'esprit du lieu, par des amis réalisateurs et documentaristes – qui animeront sans doute des ateliers vidéo et imaginent parfois la création d'une télé de quartier ». Parmi les autres activités présentées : les permanences de l'écrivain public, les cours de conversation en français, le soutien scolaire. « L'objectif, nous dit Laura, est que, durant ces cinq jours, ceux qui passeront comprennent l'esprit du lieu et aient envie de revenir. »

Parmi les partenaires, outre les habitants et membres actifs, on compte plusieurs associations telles que Carton plein, Utopia 56, l'Association de la fondation étudiante pour la ville (AFEV), La Louve ou Culture sur cour. Réhabiliter le bar de quartier, voilà finalement leur objectif commun. En réinventant un vivre ensemble pétri de solidarités, de liens, de diversité, de mixité sociale et culturelle, de simplicité et surtout de discussions... de comptoirs. Bref, ils ont fait un rêve et maintenant ils le réalisent : ça vaut déjà le détour !

**Sophie Roux**

# Quand les courtisanes deviennent des cocktails

Ancien bordel, la Maison Souquet est devenue un hôtel 5 étoiles qui joue sur les traditions et la décoration des anciennes maisons de plaisirs.



© LSB

Ambiance 1 001 nuits dans l'un des salons au rez-de-chaussée de l'hôtel.

**C**'est une adresse discrète, à quelques mètres de la place Blanche. Une façade crème, deux lanternes rouges, de la verdure aux fenêtres et deux plaques : Maison Souquet pour l'une, hôtel 5 étoiles pour l'autre. À ce stade, rien ne rappelle le bordel chic du début du XXe siècle. Il attirait des messieurs argentés, amateurs de ces « petites femmes » qui firent un temps la réputation de Paris. En effet, dans cet hôtel qui fut, de 1871 à 1880, une école communale de jeunes filles, Madame

Souquet crée en 1905 une maison de plaisirs au décor raffiné, où quelques créatures élégantes vont vendre leurs charmes pendant deux ans. L'aventure s'arrête en 1907, la Maison Souquet devenant alors un hôtel, d'une grande banalité, semble-t-il.

En 2013, Yoni Aidan et Sylviane Sanz rachètent le bâtiment, entreprennent des travaux et confient la décoration à Jacques Garcia. Qui va habiller le lieu en respectant la tradition propre aux « maisons » de la Belle Epoque. Aussi les 20 chambres portent-elles un nom de courtisane célèbre : Liane de Pougy, la Belle Otéro, la Castiglione, etc., chacune ayant d'ailleurs son propre décor. La 203, évoquant Rita, est drapée d'un tissu agrémenté de milliers de plumes

de paon. Dans l'une des suites, à l'arrangement inspiré de l'appartement de Jeanne Lanvin, trône une œuvre originale d'Armand-Albert Rateau.

## «Petits bonheurs» et «après»

Lorsque l'actuelle Maison Souquet ouvre ses portes en 2015, des articles paraissent dans la grande presse, célébrant la beauté de cet ensemble qui reprend, dans son rez-de-chaussée, une configuration fin XIXe siècle. On découvre en enfilade des salons où l'on peut, sans être client de l'hôtel, prendre un verre ou un thé.

On s'installera au choix dans le salon des 1 001 nuits (appelé autrefois « salon de discussion »), le salon des Petits Bonheurs (dit « salon de présentation » car s'y retrouvaient, avant de « monter », les courtisanes et les clients) ou le jardin d'hiver (à l'époque « le salon d'après »).

Il faut ajouter en sous-sol le « salon d'eau », une petite piscine où on peut nager sous une voûte céleste parsemée d'étoiles rehaussées à la feuille d'or. Mais, contrairement aux salons précités, la piscine (avec hammam et sauna) n'est pas accessible au public. Elle fait partie des gatedes offertes aux clients. Louer une chambre (à partir de 375 €, ou de

675 € pour les suites) permet de disposer de ce bassin pour soi tout seul pendant une heure. Cela fait cher l'entraînement des naïades que nous sommes toutes pour les prochains Jeux Olympiques...

## Cocottes et danseuses

Le magnifique salon des 1 001 nuits a une histoire. C'est une pièce unique, achetée à un antiquaire belge et qui était installée depuis 1895 à Bruxelles, dans l'hôtel particulier d'un riche aristocrate. Il rêvait des palais mauresques et n'avait lésiné ni sur les émaux de prix, ni sur les bois colorés ornés d'or, ni sur le cuir de Cordoue. Vous en aurez donc plein les yeux, comme vous ne vous lassez pas de contempler les boiseries fines du salon des Petits Bonheurs (pourvu d'une bibliothèque et d'une cheminée), en dégustant un cocktail (avec ou sans alcool), désigné lui aussi par un prénom de cocotte ou de danseuse du Moulin rouge. Dans la catégorie « Les Belles Horizontales », on trouve Élixa et Louise; dans celle des « Cocottes », Valtesse et Manon; et, chez « Les Courtisanes », Leila, Marion, Loulou et Adèle. La carte des « petits mets » s'ouvre sur ces vers d'Éluard : « *Le bonheur est un seul bouquet : confus, léger, fondant, sucré* ».

Un endroit à visiter. Fréquenté par une clientèle internationale, il est encore peu connu des Montmartrois. Mais au moment de quitter les velours Napoléon III, plusieurs de ceux que j'y ai entraînés m'ont dit : « *On n'a pas envie de partir* ».

**Janine Mossuz-Lavau**

□ 10, rue de Bruxelles. Cocktails à 13 €, 17 € ou 20 €.

## Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €
- Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €
- Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €  
(26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

- Je souscris un abonnement de soutien : 80 €  
(26 € abonnement un an + 54 € cotisation)
- Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)
- J'adhère à l'association : 18 €
- Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

..... E. mail : .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



## Montmartre

# Psyché ou la Divine épopée, un film made in Montmartre

Adaptation très libre du mythe de Psyché, un road-movie sur la Butte met en scène et a mobilisé Montmartre et ses habitants, professionnels du cinéma, figures célèbres du quartier ou participants anonymes.

**C**e court-métrage de quatorze minutes est entièrement *made in Montmartre* : décor, équipe, matériel, tout est du quartier. Tout comme sa réalisatrice, la comédienne et metteuse en scène Prune Lichtlé, montmartroise depuis 16 ans. « *Psyché ou la Divine épopée est un road movie sur la butte Montmartre. L'héroïne est une poupée gonflable qui veut sortir de sa condition d'objet et s'évade d'un sex-shop de Pigalle. C'est un film sur le thème du désir, sur les rencontres amoureuses et les métamorphoses que produit l'amour chez les gens. Montmartre est l'un des personnages principaux. C'est un quartier où les personnalités se révèlent, sans filtre, avec le goût de l'authentique et une tendance à la rêverie.* »

### Insouciant et joyeux

Tourné il y a un an, le film vient d'être achevé. Lors de sa première projection en juin dernier, la salle du Studio 28 était pleine à craquer. Les participants au film et leur famille étaient présents, mais aussi « *des habitants du quartier, des enfants, des commerçants, des patrons de café, le comptable du Moulin Rouge !* », se souvient Prune, souriante aux lèvres. « *Ils sont ressortis très joyeux. C'est un film gai, insouciant. Pas du tout un film branché, plutôt un hommage aux ringards, aux gens décalés, déconnectés... mais qui sont pourtant bien connectés à la vie et aux vraies valeurs.* »

### Une équipe montmartroise

Soixante personnes du quartier ont participé à la création du film. Certains sont des professionnels reconnus comme le chef opérateur André Diot, créateur lumière, récompensé par quatre Molière qui a notamment collaboré pendant 25 ans avec Patrice Chéreau. « *Il a fait un éclairage magnifique sur le film. C'est une des nombreuses rencontres*

*heureuses du quartier, devenue collaboration professionnelle, raconte la réalisatrice.*

D'autres Montmartrois renommés font partie de l'équipe artistique, tel Romain Bouteille, fondateur du Café de la gare, ou le compositeur Raphaël Beau, qui a notamment travaillé pour Jean-Pierre Genet.

Pas moins de 40 personnes apparaissent à l'écran : « *C'est une particularité du film : les figurants sont nombreux et récurrents, ils deviennent presque des personnages principaux. Un mélange de plusieurs générations et de plusieurs classes sociales, qui reflète vraiment bien le quartier. Ici, l'éboueur et le banquier prennent leur café côte à côte, vraiment. Il existe une vraie vie de quartier où il n'y a pas de laissés pour compte. Certaines figures ou artistes de la rue sont autant mis en valeur qu'une vedette* », confie Prune.

Ce film, elle l'a aussi écrit en pensant aux figures incontournables de la butte Montmartre, à l'image d'Aldo Vegas. « *C'est un artiste de rue, fakir, hâbleur, cacheur de feu, une sorte de clochard céleste. Il y a aussi Corentin Marin, un garçon de café qui est célèbre ici, emblématique du bar La Midinette. Aucun acteur n'aurait pu reproduire aussi bien sa gestuelle de garçon de café et sa gouaille. Valmi, musicien célèbre pour son orgue, qui chante devant toutes les grandes brasseries fétiches du quartier, participe aussi au film.* »

### Soutenu par le quartier

Écrit il y a 10 ans, le film a pu être tourné il y a un an, lorsque le cameraman, également du quartier, a eu un coup de cœur pour le script et a prêté son matériel. Le film est financé au départ via des dons sur le site internet Ulule, et grâce à des prêts comme ceux du Musée de l'érotisme, qui ont permis de reconstituer entièrement un sex-shop. Deux producteurs montmartrois soutiennent également le film : Les Ronds de chapeau et Ossi production.

*Psyché* est sélectionné au festival du film de Groland (du 15 au 24 sep-



Joli décor pour une escale du road movie : un bar de la Butte.

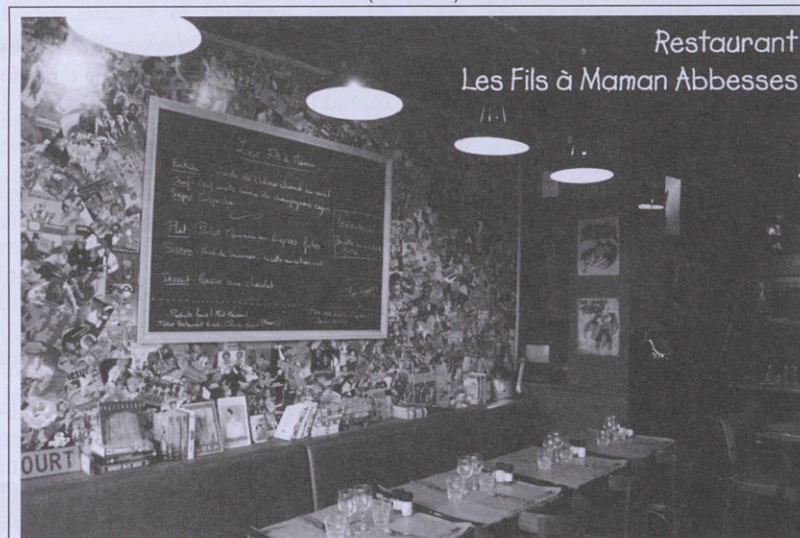
tembre 2017), au festival du premier court métrage de Pontault-Combault (du 6 au 8 octobre 2017) et une prochaine diffusion à la télévision est envisagée. En attendant, cette épopée montmartroise est à découvrir très

prochainement au Studio 28. Que le spectacle commence !

**Lucie Créchet**

□ Studio 28, 10 rue Tholozé. La date de projection n'est pas encore connue, surveiller : [www.facebook.com/psychefilm](http://www.facebook.com/psychefilm)

(Publicité)



Les Fils à Maman Abbesses est la deuxième adresse des Fils à Maman à Paris. Le restaurant est situé au 6, Rue Aristide Bruant, en plein cœur des Abbesses.

Les Fils à Maman, c'est toute l'année des plats « comme chez maman » : du bon, du simple et du gourmand. Ici, le cordon bleu est à la poitrine fumée et au Comté et le filet mignon accompagné d'un risotto de coquillettes au Chorizo. Pour le sucré, la bande des Fils à Maman ont exaucé leurs rêves d'enfants : le tiramisu est au Kinder et le sablé aux petits la, Nutella et banane.

L'ambiance est défendue et le décor vous plonge dans vos souvenirs d'enfance : des murs tapissées de photos, bande-dessinés dans le coin et Goldorak qui veille au grain. Les plaisirs de toute une génération !

Le plus des Fils à Maman Abbesses ? Un brunch à la carte 100% régressif tous les dimanches (de 12h à 16h). On se réunit entre amis ou en famille pour un moment Retour Vers le Futur.

On commence par un bol de Kellogg's ou des viennoiseries et du Nutella. On continue avec une assiette brunch bien remplie, un Club sandwich, un burger, une salade ou même une côte de bœuf ! En fin de repas on se laisse tenter par des pancakes à la banane et au Nutella, une part de cheesecake ou par du fromage blanc, muesli et fruits frais...



**LES FILS À MAMAN** Abbesses  
Restaurant ouvert du mardi au dimanche  
Déjeuner du mardi au samedi de 12h à 14h30  
Dîner de 19h à 22h30 (vendredi et samedi de 19h à 23h30.)  
Brunch le dimanche de 12h à 16h !

## 18e Une lectrice raconte

# Un pique-nique à Veules-les-Roses avec 120 Bangladais

L'association Français avec Rabbani emmène chaque année des Bangladais de Paris sur une plage de Normandie.



DR

À l'arrivée au bord de la plage, un pique savoureux de bœuf, poulet en sauce et riz est sorti de trois marmites géantes.

**L**e 9 juillet 2017, presque aux aurores, deux grands cars blancs attendent les Bangladais de Français avec Rabbani, place de La Chapelle, garés le long du métro aérien (Voir l'article dans *Le 18e du mois* d'octobre 2016). Comme chaque année, Rabbani organise une excursion d'une journée dans une station normande. Cette année, c'est Veules-les-Roses qui a été sélectionnée pour le pique-nique. Vu la capacité des bus, le voyage est ouvert à d'autres qu'aux étudiants de l'association.

Première étape : enfiler le t-shirt réglementaire. Très beau t-shirt blanc et bleu (made in China, et non in Bangladesh), une inscription illisible pour moi, mais un paysage avec des falaises qui préfigure celui de Veules. Seules les dames portant foulards, écharpes ou saris sont dispensées.

Autre distribution gratuite, celle des perches à selfies que, moyennement réveillée, je prends pour des jouets : je proteste que je n'ai pas d'enfant, mais tout va bien car je n'ai pas non plus de smartphone.

Le voyage est traditionnellement animé par Rabbani. Il peine cette fois-ci à recruter des chanteurs ; c'est lui qui tiendra le crachoir jusqu'à l'arrivée à la mer – assisté d'une sono que l'on peut dire « généreuse ». J'apprendrai que dans l'autre bus<sup>(1)</sup>

les chanteurs se succèdent ; toutes les occasions sont bonnes pour chanter quand on est Bangladais.

### Trois marmites géantes !

La halte petit-déjeuner (copieuse et déjà bangladaise) a lieu sur l'aire très fréquentée de Vironvay ; les allées et venues vers les toilettes sont sécurisées par les t-shirts qui évitent que quiconque s'égare : suivre un t-shirt permet à coup sûr de retrouver son car.

La descente étroite vers la promenade et la plage de Veules est un peu périlleuse pour nos gros bus, qui remontent dare-dare après nous avoir déposés... avec le matériel. Je n'avais pas assisté au remplissage des soutes et je suis ébahie de voir les trois marmites géantes surgies de nulle part, l'organisation sans faille de la distribution des assiettes, du riz, du poulet et de la viande de bœuf en sauce.

Assis sur les pelouses ou sur des murets, certains sous un parasol, 120 Bangladais malaxant le contenu de leur assiette avec les doigts et le portant à la bouche de la même façon, fatalement, ça interpelle les usagers habituels de la promenade, obligés, en plus, de faire un détour pour éviter les marmites et la queue à la distribution.

D'autant qu'entre-temps ont surgi trois « flammes » imposantes ; l'une portant l'annonce de la station de radio créée par Rabbani sur Facebook, avec photos de tous ses équipiers ;

l'autre la même impression incompréhensible que celle du t-shirt avec le même paysage, et l'autre enfin, arbore l'affiche du dernier film indien proposé par la société de distribution créée aussi par Rabbani. Pas rassurante cette affiche : un héros moustachu, armé d'un revolver dirigé vers les passants – entouré de caractères illisibles. J'apprendrai qu'ils signifient *Nabab*, lorsqu'à la loterie organisée en fin d'après-midi, j'aurai gagné un billet d'entrée pour ce film.

### Des passants curieux

L'accueil des habitués de la plage est remarquable d'aménité et de curiosité. Retraités et familles avec leurs jeunes enfants s'approchent, scrutent, regards interloqués, demandent si l'on tourne un film. Un couple de retraités passionnés de voyages insistera plus tard dans l'après-midi pour acheter un t-shirt « *magnifique* ». Comme il n'y a pas de stock et pas de prix défini, Amir, un des membres du staff, finit par leur donner celui qu'un ami lui a confié à garder (!). Plus heureux que le monsieur partant avec le t-shirt, qui en plus lui va, c'est peu imaginable.

D'autant qu'ils ignorent tout du Bangladesh et qu'une longue conversation s'en est suivie sur le fait que si peu de touristes le choisissent comme destination. Insécurité ? Manque de capacités d'accueil ? Pourtant il y a des choses à voir. Les membres présents de l'équipe de Rabbani puisent au plus profond de leur connaissance

du français (vocabulaire et syntaxe) pour tenter de trouver des réponses aux questions posées par les passants, qui vont et viennent ou s'agglutinent, participant ou non aux conversations.

### Chant au soleil couchant

Toute la partie « quartier libre » qui suit le repas m'échappe un peu. Certains messieurs se baignent, certaines dames pouponnent à l'ombre des buissons. La structure de ce village modeste est parfaite, il y en a pour tout le monde et même pour moi, qui profiterai du grand soleil et du vent pour marcher au bord de la falaise presque jusqu'au village voisin. Halte yogique au retour, totale fusion avec les souffles et la lumière alentour. Soudain tout s'efface. Extase. On m'avait prédit une grande fatigue. Je débarquerai à minuit place de La Chapelle, fraîche comme une rose... de Veules comme il se doit.

Entre-temps, ayant déplacé leurs panneaux plus près de la plage et organisé une sono, les Bangladais auront bien sûr... magnifiquement chanté, un très long moment, a cappella, devant le soleil couchant, suscitant toujours autant d'interrogations et de sympathie. Une danse improvisée aura entraîné entre autres un retraité, aux anges, muni de ses deux cannes.

Les marmites géantes, vides, auront repris leur place dans les soutes, après quelques discordances avec les chauffeurs, qui ne nous retrouvaient pas (!). Celui de notre car, qui s'est imposé comme leader, aura donné du « chef » à tous ceux qui portent et qui rangent, surtout lorsqu'il doit les contrarier en imposant ses vues.

Même halte « goûter » (tardif) sur l'aire de Vironvay. Et retour à Paris juste après l'orage qui a transformé en torrents et cascades certaines stations du métro.

Organisation énergique et millimétrée, joie de vivre intarissable, partage et chansons auront été les quatre mamelles de cette récréation offerte par Rabbani à son équipe laborieuse, et à des amis qui le respectent et l'apprécient.

**Eliane Mittelman,**  
ex-professeur  
de français de Rabbani,  
marraine de l'association

1. À propos de bus et de car, les Bangladais appellent bus tout ce qui ressemble aux autobus qu'ils prennent dans Paris. Je finirai à la fin du voyage par me demander si la distinction entre bus et car est si pertinente que ça (comme l'Académie, je me référerai à l'usage – certes ponctuel dans ce cas).

## Les quatre romans d'un serial writer du 18e

Il aura fallu moins d'un an à Sylvain Faurax pour voir publiés ses quatre premiers romans. Trois d'entre eux se déroulent pour partie dans notre arrondissement, dont le prochain, à paraître fin septembre.

**S**ylvain Faurax semble s'être trouvé embarqué dans l'écriture un peu comme les personnages de ses romans dans des aventures, presque par surprise. Mais sans se poser trop de questions non plus, comme une évidence. « *J'écrivais des nouvelles quand j'avais 20-25 ans et je me suis arrêté. Quelques années plus tard mon fils est né et je me suis rendu compte que j'aimais beaucoup raconter des histoires !* »

### Le 18e au cœur

Il a commencé par raconter, sous forme de fiction, l'histoire du supposé inventeur du rugby, William Web Ellis. Le roman paraît en octobre 2016. Et puis il se plonge dans l'écriture de *Ce que les cœurs cachent*, sorti en février 2017. Le personnage principal, Sam, est architecte. Il rencontre un homme sur les marches du Sacré-Cœur, le jour de Noël. Puis, le lendemain, il trouve une petite fille muette devant sa porte, à Marx Dormoy. Il se retrouve très vite près de la frontière suisse avec un compagnon de route improbable. Des flics ripoux, le milieu du grand banditisme lyonnais, un peu de suspense, du sang... Tous les ingrédients du roman noir concentrés en un peu moins de 150 pages.

Vient ensuite *Seul temps*, paru en février 2017 également. Daniel,

ancien photoreporter de guerre, tente de se remettre de la mort accidentelle de sa femme à Casablanca. De retour à Paris, où il habite, dans le 18e comme l'auteur du roman, il est embarqué dans une aventure qui va le conduire en Inde, au Rajasthan, à la recherche d'une jeune femme, Lise... aux côtés d'un double étrange, Tom. Des vieux quartiers marocains au Rajasthan, en passant par Paris 18 (Pajol et ses migrants tournesol, le square de La Chapelle, le 104, le jardin d'Éole, la rue Riquet, la rue d'Aubervilliers...), nous sommes peu à peu projetés dans ce qui pourrait ressembler à un thriller psychologique.

Le quatrième roman de Sylvain Faurax, *Le Tatou*, sort fin septembre. C'est une sorte de suite à *Seul temps*,

les personnages secondaires devenant les principaux. Du 18e au 10e arrondissement, nous serons promenés dans ce Paris des migrants, des espaces ferroviaires, dans le milieu des Hells Angels et quelque part en Argentine. Le tueur passe, paraît-il, beaucoup de temps à Ecobox et à la tour Boucry. Le premier de ces lieux est le jardin partagé préféré de Sylvain, qui aime « [ce lieu qui] pousse à prendre son temps. C'est calme ».

### Un auteur pressé

« *J'ai vu l'écriture comme une activité d'épanouissement* », explique-t-il, complémentaire de son activité de prof de sport dans un collège en banlieue de Paris. Il connaît tous les endroits évoqués dans ses romans,

Plusieurs épisodes du *Tatou*, quatrième roman de cet auteur prolifique, se situent dans le jardin Ecobox et la tour Boucry.

que ce soit à l'étranger ou à Paris. C'est ainsi qu'il a découvert la tour Boucry, pour en faire un lieu central de son prochain roman. « *Écrire, ça permet de rencontrer des gens* », ajoute-t-il. Mais au stade de l'écriture, il se comporte en ermite : « *Avec la fiction, on ferme la porte de chez soi, on la rouvre quand c'est fini.* » Celui qui se décrit comme quelqu'un de compulsif et pressé boucle ses romans très rapidement : *Seul temps* a ainsi été écrit en une semaine.

Sans savoir exactement à quel point l'auteur s'identifie à ses personnages, nous retrouvons dans ses romans un 18e connu et actuel. Sans jugement, aucun. L'auteur se contente de décrire des lieux ou des situations. Le problème des migrants le questionne ; il évoque, dans la conversation, cette rencontre récente avec un Afghan : « *On a commencé à discuter. Je croyais qu'il voulait que je lui donne une pièce. En fait, il voulait juste faire un bisou à mon fils.* » L'anecdote est touchante. Au-delà, en plus de nous balader dans l'arrondissement, c'est sans doute ce que l'on aime dans ses romans et dans les personnages qu'il nous fait découvrir : leur humanité. Et peut-être notre capacité à nous identifier nous-mêmes à ses personnages.

Sophie Roux



© Sophie Roux

## Fukushima no go zone et la galerie 247 à l'honneur

**L**e Prix Découverte des Rencontres photographiques d'Arles, rebaptisé en 2017 « Nouveau Prix Découverte », a été attribué à Carlos Ayesta et Guillaume Bression pour : *Retracing our steps, Fukushima exclusion zone - 2011-2016*, leur témoignage sur la catastrophe de Fukushima, ainsi qu'à la galerie 247 qui soutenait et présentait leur travail. En effet, cette année, les Rencontres d'Arles ont fait évoluer leur Prix, en y associant les galeries du monde entier qui, « *par leur travail de défricheur sont souvent les premières à repérer les talents de demain* », selon l'appel à candidatures. Elles avaient la possibilité de proposer un projet d'exposition d'un artiste qu'elles défendent et

dont le travail a été récemment découvert ou mérite de l'être auprès d'un public international.

Parmi les 200 dossiers déposés, 10 projets ont été retenus et exposés lors de cette édition des Rencontres d'Arles. Pendant la semaine d'ouverture, les professionnels ont décerné le Prix Découverte qui récompense un artiste et sa galerie, à travers une acquisition d'œuvres d'un montant de 20 000 €.

Nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt de cet émouvant témoignage, dans notre numéro de mai dernier. Plus de 700 visiteurs se sont rendus à la galerie entre le 30 mars et le 13 mai dernier.

A.K.

□ Galerie 247, 247 rue Marcadet.



De gauche à droite: Simon Lourié et Thierry Villeneuve, les galeristes de la galerie 247 avec les photographes Guillaume Bression et Carlos Ayesta.

# 18e Histoire

## Felix Fénéon, un anarchiste sur la Butte

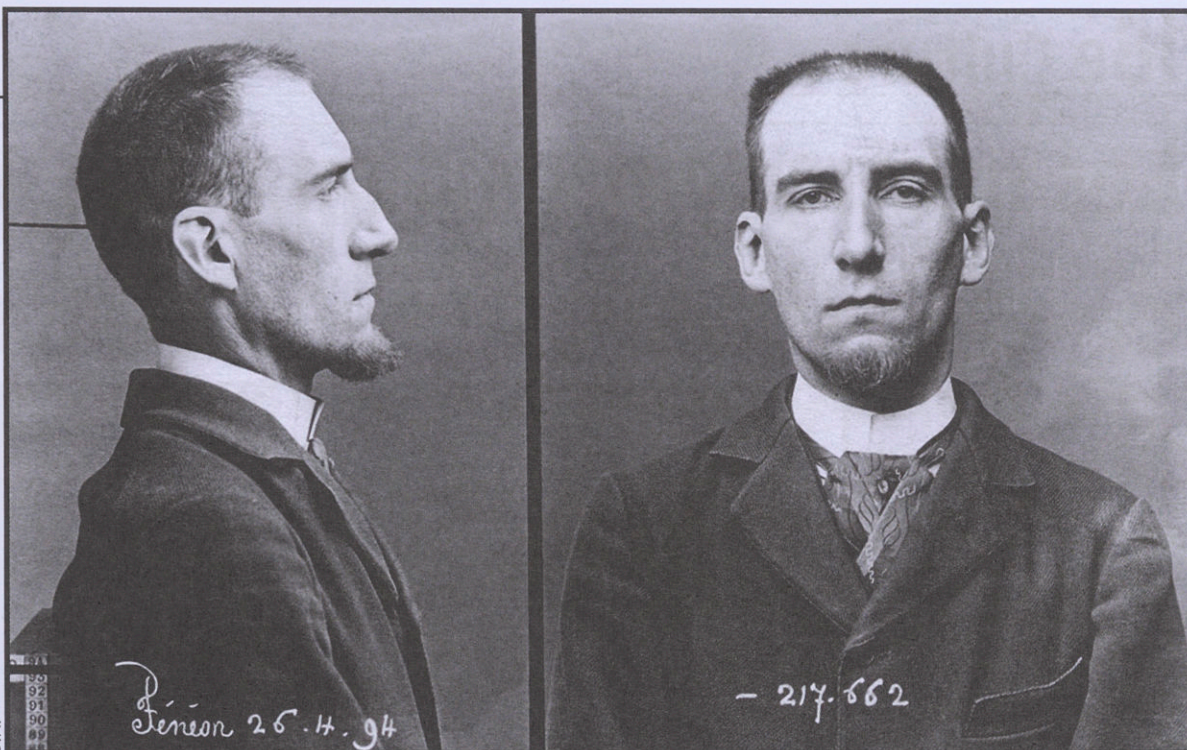
Critique d'art éclairé, éditeur de revues, grand amateur de littérature, il a sauvé sa tête lors du « Procès des Trente » intenté en août 1894 contre « une vaste conjuration anarchiste ».

**L**e 25 avril 1894, Félix Fénéon, le célèbre critique d'art et directeur de revues qui encouragea Mallarmé, fit connaître les *Illuminations* de Rimbaud et la peinture postimpressionniste de Signac, Seurat et Pissarro, est arrêté par la police à sa sortie du ministère de la Guerre où il exerçait, pour des raisons alimentaires, la profession de commis principal. On le soupçonne d'avoir, le 4 avril, jeté une bombe dans le restaurant Foyot, l'un des hauts lieux de la gastronomie parisienne. Cet acte destiné à semer la terreur (il causa la mort d'un client et fit deux blessés graves) s'inscrit dans une longue lignée d'attentats anarchistes qui ont accompagné la diffusion des idées libertaires, la propagande par le fait.

En 1892, Ravachol dynamite deux immeubles à Paris, ce qui lui vaut d'être guillotiné peu de temps après. Pour le venger, Auguste Vaillant lance en 1893 une bombe artisanale dans l'hémicycle de la Chambre des députés, blessant légèrement quelques personnes. Le jury d'assises le condamne à avoir la tête tranchée. En 1894, une explosion secoue le café Terminus, avenue de l'Opéra, et blesse 17 personnes de toutes catégories sociales. L'auteur de l'attentat, Émile Henry, assume la responsabilité de son geste, qu'il présente comme une réponse aux « mesures scélérates » prises par le gouvernement à la suite de l'attentat de Vaillant (limitations à la liberté de la presse, encouragement de la délation, interdiction des actes de propagande anarchiste). Il sera guillotiné en mai 1894.

### Trop de visites et de courrier !

L'arrestation de Fénéon intervient dans ce contexte. Les premiers doutes le concernant sont apparus alors qu'il habitait, au 78 de la rue Lepic, un petit appartement au quatrième étage, dont le loyer était de 420 francs de l'époque. Fénéon y vit avec ses parents et sa nièce, Berthe, âgée de 13 ans. La concierge qui se plaint de visites trop fréquentes, et jusque fort tard dans la nuit, de « gens louches » ainsi que d'un volume important de courrier venant de l'étranger, demande au propriétaire de donner congé à Fénéon. À titre de représailles, les intéressés reçoivent un exemplaire du *Père Peinard*, l'hebdomadaire anarchiste, accompagné de lettres de menaces, et la police, informée, perquisitionne l'appartement du 78 le 5 avril 1894. Sans résultat.



Arrêté le 25 avril 1894, soupçonné d'un attentat à la bombe, Félix Fénéon sera emprisonné pendant plusieurs mois. Ici les photos d'identité judiciaire prises le lendemain de son interpellation.

Mais, on ne sait trop pour quelle raison — a-t-il senti le danger ? — Fénéon, avec sa mère et sa nièce (son père était mort le 11 février précédent à l'hôpital Necker), quittent la rue Lepic pour s'installer dans un nouveau logis, au deuxième étage de l'immeuble situé au 4 passage Tourlaque. À cette époque, le passage ne compte que deux immeubles, les autres parcelles n'étant pas encore bâties. Les journaux rapportent qu'il vendit le mobilier de famille et transporta à bras, avec un ami, celui qu'un sympathisant anarchiste, réfugié à Londres, lui avait mystérieusement offert.

Bien que Fénéon observe le silence et fasse preuve de discrétion, il fait l'objet de deux nouvelles perquisitions, à son domicile et à son bureau au ministère de la Guerre. La première ne révèle aucune information notable ; la seconde est plus fructueuse. *Le Petit Parisien* indique qu'après avoir fouillé les tiroirs, les placards, les bureaux, les enquêteurs saisirent « deux objets compromettants : une petite fiole haute de cinq centimètres environ, contenant du fulminate de mercure ; une boîte d'allumettes suédoises en nickel renfermant quatorze capsules de dynamite ». Fénéon est conduit à la prison Mazas en face de la gare de Lyon. Il y restera jusqu'à son procès.

### Le soutien d'écrivains

Le milieu littéraire, ému, se mobilise. Octave Mirbeau dans *Le Journal* est l'un des premiers à apporter son soutien au détenu : « M. Félix Fénéon est arrêté. Il est au Dépôt. Avant que d'être relâché, il va subir le long calvaire des interrogatoires, des promenades entre deux gardes, le long des couloirs du Palais de justice, des attentes dans les cabinets des juges d'instruction. Ce n'est pas le moment de rire. Et tout cela, quand il semble que les haines se détendent, et que l'on peut croire que tout l'apaisement va enfin venir !... Félix Fénéon est mon ami, et je l'aime pour toutes les qualités de son esprit et de son cœur. J'ai connu peu d'hommes qui m'aient inspiré autant que lui le sentiment si rare et si doux de la sécurité. »

Stéphane Mallarmé, répondant à un journaliste, souligne qu'« il n'y avait pas pour Fénéon de meilleurs détonateurs que ses articles ». Bernard Lazare, Louise Michel, Henri Rochefort prennent aussi sa défense.

Du 6 au 12 août 1894, il comparait devant les assises de la Seine dans le cadre du procès dit des Trente qui réunit, dans le box des accusés, des anarchistes tels que Jean Grave, Sébastien Faure, Louis Matha, Émile Pouget, et de simples cambrioleurs, sous l'inculpation d'affiliation à une association de malfaiteurs. Le gouvernement voulait justifier les lois scélérates limitant les libertés fondamentales et convaincre l'opinion que les services de police avaient démantelé « la vaste conjuration anarchiste ».

### Un humour caustique

Silencieux pendant presque tout le procès, Fénéon, lorsque vient le tour de son interrogatoire par le président Dayras, fait preuve d'un humour caustique qui enlève tout crédit aux accusations portées contre lui :

Le Président — Votre concierge affirme que vous receviez des gens de mauvaise mine.

Félix Fénéon — Évidemment : je ne reçois guère que des écrivains et des peintres...

Pr. — Êtes-vous anarchiste ?

F. — Je suis un Bourguignon né à Turin.

Pr. — L'anarchiste Matha, lorsqu'il est venu à Paris, est descendu chez vous.

F. — Peut-être manquait-il d'argent.

Pr. — À l'instruction, vous avez refusé de donner des renseignements sur Matha et sur Ortiz.

F. — Je ne me souciais pas de rien dire qui pût les compromettre. J'agis de même à votre égard, Monsieur le Président, si le cas se présentait.

Pr. — On vous a vu causer avec des anarchistes derrière un réverbère.

F. — Pouvez-vous me dire, Monsieur le Président, où ça se trouve, derrière un réverbère ?

Pr. — On a trouvé dans votre bureau des détonateurs, d'où venaient-ils ?

F. — Mon père les avait ramassés dans la rue.

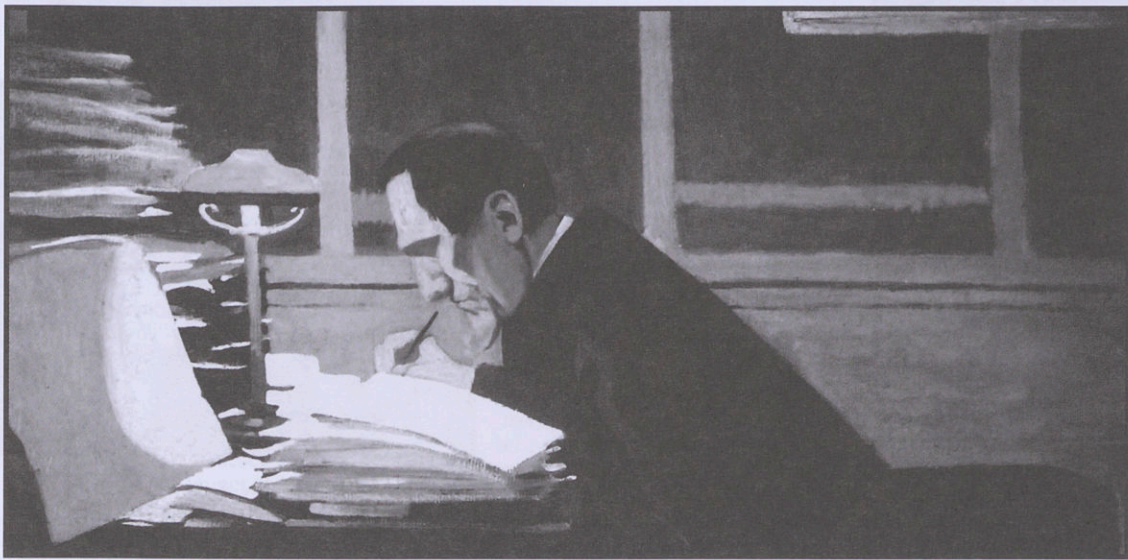
Pr. — Comment expliquez-vous qu'on trouve des détonateurs dans la rue ?

F. — Le juge d'instruction m'a demandé pourquoi je ne les avais pas jetés par la fenêtre au lieu de les emporter au ministère. Vous voyez qu'on peut trouver des détonateurs dans la rue.

Pr. — Votre père n'aurait pas gardé ces objets. Il était employé à la Banque de France et l'on ne voit pas ce qu'il pouvait en faire.

F. — Je ne pense pas en effet qu'il dût s'en ser-

« Il n'y avait pas pour Fénéon de meilleurs détonateurs que ses articles. »



Peu après sa libération, Fénéon entra à la Revue blanche dont il devint rédacteur en chef en 1896. Ci-dessus, son portrait en plein travail au journal par le peintre Félix Vallotton.

vir, pas plus que son fils, qui était employé au ministère de la Guerre.

Pr. – Voici un flacon que l'on a trouvé dans votre bureau. Le reconnaissez-vous ?

F. – C'est un flacon semblable, en effet.

Pr. – Émile Henry, dans sa prison, a reconnu ce flacon pour lui avoir appartenu.

F. – Si l'on avait présenté à Émile Henry un tonneau de mercure, il l'aurait aussitôt reconnu. Il n'était pas exempt d'une certaine forfanterie.

Pr. – Vous avez dit que vous croyiez que les détonateurs n'étaient pas des engins explosifs. Or, M. Girard a fait des expériences qui établissent qu'ils sont dangereux.

F. – Cela prouve que je me trompais.

Pr. – Vous savez que le mercure sert à confectionner un dangereux explosif, le fulminate de mercure ?

F. – Il sert aussi à confectionner des baromètres. »

De nombreux écrivains témoignent en faveur de l'accusé. Encore Mallarmé : « Je connais Félix Fénéon. Il est aimé de tous. Je lui ai voué de la sympathie. C'est un homme doux et droit ; un esprit très fin. Il n'est personne qui ne se plût à le rencontrer chez moi. Jamais je n'ai entendu, ni aucun de mes hôtes, Fénéon traiter d'un sujet étranger à l'art. Je le sais supérieur au recours à quoique ce soit autre que la littérature pour le triomphe de ses idées. Je le dis moins à cause de mon goût très vif pour Fénéon que dans l'intérêt de la vérité. »

## Au bénéfice du doute

À l'issue du procès, les jurés prononcent un acquittement général, sauf à l'encontre des trois prévenus coupables de vols qui écoperont de plusieurs années de baigne. Fénéon est relaxé au bénéfice du doute (six voix contre six). À sa sortie de prison il veut partir pour le Japon en tant que représentant d'une galerie parisienne ou londonienne. Mais ce projet n'aboutit pas et il réintègre son domicile, passage Tourlaque, avant d'être recruté comme rédacteur par Thadée Natanson, le directeur de la célèbre *Revue Blanche*.

Il en deviendra le rédacteur en chef de 1896 jusqu'en 1903, et deviendra l'un des soutiens, discrets mais efficaces, du capitaine Dreyfus. En témoignent ces quelques lignes signées de ses initiales ainsi que de celles de Victor Barrucand : « À l'occasion des fêtes du *Nouvel an*, nous avons eu la dégradation du capitaine Dreyfus et autour, le noble spectacle de l'im-

mobilité servile des uns et la fureur lyncheuse des autres. » Il est aussi l'un des signataires du Manifeste des intellectuels publié par *L'Aurore* le 14 janvier 1898.

## 1210 petites histoires

Mais Fénéon, sans renier ses convictions, s'est assagi. Il entre au *Figaro* puis au *Matin*, où il va collaborer pendant plusieurs mois à la rubrique « Nouvelles en trois lignes » constituée de dépêches de dernière minute reçues au journal et publiées sous formes de « brèves ». Ce seront 1 210 petites histoires, vrais poèmes en prose, qui dessinent un portrait plutôt cruel du monde et de la société. Tous les sujets sont abordés : l'automobile, le téléphone, les villes en pleine transformation, les commerces, les faits divers, les misères quotidiennes. Mais aussi les grèves dans les usines, et les militaires qu'on envoie contre les ouvriers, les rébellions militaires dans les casernes, la violence faite aux femmes, la laïcité. En voici quelques exemples

« Un cadavre carbonisé, tel l'aspect de Mme Desméat, d'Alfortville, victime d'une lampe à pétrole. Pourtant, elle respire encore. » « Tout le plomb destiné par M. Pregnart aux perdreaux des Alluets-le-Roi, c'est son ami Claret qui le reçut, et dans la croupe. » « Des rats rongeaient les parties saillantes du chiffonnier Mauser (en français Ratier) quand on découvrit son cadavre à Saint-Ouen. » « Madame Fournier, M. Voisin, M. Septeuil se sont pendus : neurasthénie, cancer, chômage. »

En 1902, Fénéon s'installe brièvement rue Damrémont puis, en 1903, au 15 rue Eugène Carrière (nommée au début du siècle rue des Grandes-Carrières) où il restera jusqu'en 1929. Après deux années passées au 132 place Clichy, il se rapprochera du centre de la capitale.

Durant la seconde moitié de son existence, il se consacrera pleinement à l'art, devenant en 1906, et jusqu'en 1925, un des directeurs de la galerie Bernheim-Jeune, qui fera connaître et vendre Bonnard, Vuillard, Signac, Matisse, Van Dongen. Il s'éloignera de l'anarchisme pour se rapprocher du communisme, hissant le drapeau rouge sur son immeuble pour saluer la victoire du Front populaire. Celui, dont Maurice Nadeau dira « qu'il n'est pas d'autres mots pour définir son attitude que celui d'absolue loyauté », s'éteindra dans la maison de Chateaubriand, peu de temps avant la libération de Paris.

Dominique Delpirou

« Autour du capitaine Dreyfus, nous avons eu le noble spectacle de l'immobilité servile des uns et la fureur lyncheuse des autres. »

## « Liberté ! (Avec un point d'exclamation) » : des mots choisis

Gauthier Fourcade met en scène une drôle de révolte par l'absurde à La Manufacture des Abbesses.

Avec ses arguments absurdes et ses raisonnements délirants, Gauthier Fourcade mène une drôle et juste révolte contre « une vision rigoriste et déterministe de l'homme », enchantant le public de *Liberté ! (Avec un point d'exclamation)* dont il est l'auteur et l'interprète à La Manufacture.

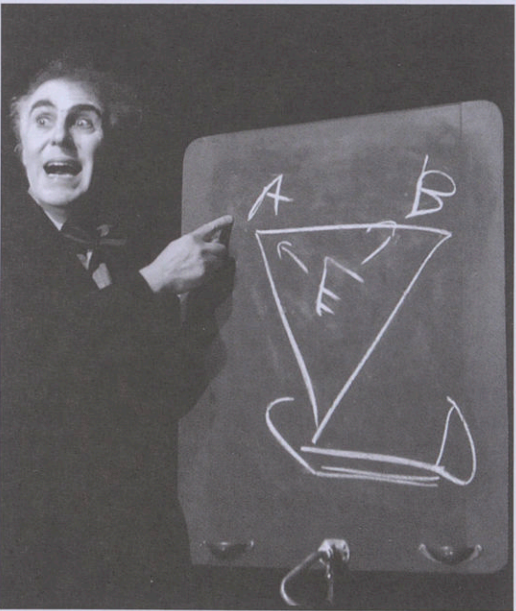
Le ton est donné à la minute où ses chaussettes rouges émergent du coffre de bois où il était enfermé, fredonnant *Ma liberté*, de Georges Moustaki. Corps fluide, visage de mime auréolé de boucles grises, nœud pap', il se déplie, téléphone à l'oreille, indécis entre un choix de couleurs qu'un correspondant invisible s'ingénie à compliquer à l'envie. Regrettant que, placés devant un choix, nous nous montrions « compliqués », le comédien regrette d'être « mort de solitude » pour avoir trop longuement hésité entre deux femmes qu'il aimait.

## Demi-fesse, demi-place

Pour s'être fait piquer une fesse par un médecin maladroit, le voici amputé d'une partie charnue de son individu, ne payant qu'une demi-place dans le train qui l'emmène à Rome. Devant partager son siège avec une jolie femme atteinte du même mal, il en tombe amoureux. Mais elle le toise, lui « fait la moue ». Et lui « fait la moue » de même. Jonglant avec les mots, le comédien dénonce les incohérences de « l'énorme européenne qui a un problème avec la graisse », des gouvernements successifs qui font porter la faute sur les précédents « jusqu'à Clovis, c'est commode, commode Louis XV », etc. On rit, on respire, on apprécie !

Jacqueline Gamblin

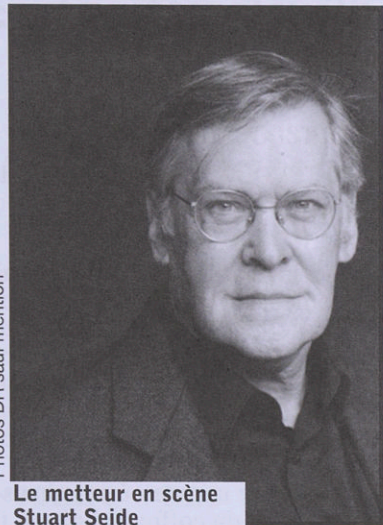
□ Jusqu'au 5 novembre, à La Manufacture des Abbesses. De et avec Gauthier Fourcade. Mise en scène William Mesguich. 7, rue Véron. 01 42 33 42 03.



Cheveux ébouriffés, Gauthier Fourcade manie l'humour avec poésie et philosophie.

# 18e Sortir

## Théâtre La Danse de mort



Photos DF sauf mention

Le metteur en scène  
Stuart Seide

• Du 27 septembre au 29 octobre, à La Reine Blanche. Texte d'August Strindberg, mise en scène Stuart Seide, avec Jean Alibert, Pierre Baux, Karin Palmieri, Hélène Theunissen. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

**D**ans une forteresse sur une île isolée, le capitaine et sa femme, Alice, ancienne actrice, s'apprentent à fêter leurs noces d'argent. Un vieil ami débarque. Sur un ton tragi-comique, les trois règlent leurs comptes. Maintes fois représentée au théâtre et adaptée pour le cinéma, cette pièce de l'auteur suédois, écrite en 1900, fascine toujours. Le comédien, traducteur et metteur en scène américain Stuart Seide a mis en scène ce long affrontement de deux époux refermés sur eux-mêmes et dans le rejet de l'humanité. Un jeu de massacre à portée métaphysique. **A. F.**

## Musiques actuelles Dérives Festival

• Le 9 septembre, de 16 h à 2 h, au Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen, 09 81 98 67 55.

**T**rois jeunes habitantes du 18e, Naïma Bugajski, Daphné Honigman et Ivette Hubackova, sont à l'initiative de ce nouveau festival de musiques actuelles placé sous le signe du voyage. Pour sa première édition, la Colombie est à l'honneur. Au programme trois concerts : la chanteuse et contrebassiste Eda, Marimba Y Chirimía (musique traditionnelle de la côte Pacifique), Radio Palenke (mélange de cultures africaine, européenne et américaine). Également un atelier de présentation



© Anthony Wizenrieth

d'instruments de musique ; un cours d'initiation à la salsa ; la projection d'un court-métrage sur la vie paysanne, un atelier de customisation de ponchos, etc. **A. F.**

## Danse Jeunes créateurs aux Abbesses

• Du 16 au 30 septembre, au théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

**E**n septembre, focus sur la danse contemporaine avec des spectacles de jeunes créateurs aux Abbesses.

• Du 16 au 17 septembre, Danse élargie suite ! Une sélection de créations primées en 2016. Introduit par *Le Sacre du Printemps* interprété par la chorale La Ville en Feu, le programme présente : *(La) Horde*, Mithkal Alzghair, Lyon Eun Kwon et deux lauréats du volet coréen de Danse élargie, Seyoung Jeong et Gaëtan Bulourde.

• Du 19 au 20 septembre : *Déplacement*, de Mithkal Alzghair, lauréat de Danse élargie en 2016. Cette pièce du jeune chorégraphe syrien, qui a étudié la danse classique à Damas avant de fuir en 2010, confronte la danse dabké de sa région natale aux émotions de la guerre et de l'exil.

• Les 22 et 23 septembre : *Glory*, de Lyon Eun Kwon, et *Puppets*, de Paula Rosolen. *Glory* est une métaphore ironique de la société coréenne, une interrogation sur la compétition et la discipline dans un pays où les danseurs sacrés champions peuvent devenir des stars et éviter le service militaire. *Puppets*, inspirée de la relation entre les marionnettes et leurs manipulateurs, est proposée par Paula Rosolen, lauréate du 1er prix de Danse élargie en 2014.

• Enfin du 27 au 30 septembre, *Red. A Documentary Performance*, par Wen Hui et le Living dance studio Compagnie. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris, la chorégraphe chinoise fait l'inventaire du maoïsme des années 1960 et revit Le Détachement féminin rouge, ballet emblème de la révolution culturelle. **A. F.**



## Théâtre Un divan pour la scène

• Du 6 septembre au 29 octobre, au Funambule. De Jean-Luc Solal, avec José Da Silva, Grégory Ondet, Olga Shuvalova, Jean-Luc Solal, Claire Tatin. 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83.

**C**olombe, actrice, vient consulter Vincent, psychanalyste, pour un mal-être personnel et professionnel engendré par son rôle dans *Dom Juan* et son rapport avec le metteur en scène. Vincent essaie de comprendre sous le regard de son thérapeute Charles sa relation orageuse avec son amie Julia. Dans ce chassé-croisé thérapeutique chacun est invité à rompre avec ce qui l'entrave. Dans la veine de la « comédie psychanalytique » décidément à la mode, l'auteur pose la question suivante : comment lutter contre le harcèlement et la manipulation ? **A. F.**



## Expo La Soupape ailée

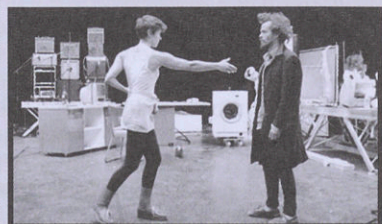
• Du 16 au 18 septembre au Secours populaire français, 6 passage Ramey.

**F**ondée par deux artistes du 18e, Ange & Dam, l'association La Soupape ailée a créé un atelier au Burkina pour permettre à des enfants d'exprimer leur créativité. Et à des artistes européens de découvrir le pays par l'échange et le partage avec ces enfants et des artistes burkinabès. Cette année, l'invité d'honneur de l'expo est Kassoum Moukoro, dit Ladj. Sont présentées les œuvres réalisées en 2017 par les enfants sous la direction d'artistes burkinabès et français en résidence : I.B., Dominique Jaffré et Marika Leccia, Anou, Violaine Joire et Blandine Gautier, Anita Ljung, Isabelle Ledantec. Vernissage le vendredi 15 septembre de 18 h à 21 h 30. **A. F.**

## 104 Grande

• Du 19 septembre au 11 octobre. De et avec Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel. Au Centquatre, 5 rue Curial, 01 53 35 50 00.

**E**ntre cirque et théâtre, Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel entraînent le spectateur dans une Grande revue faite d'images poétiques et d'objets détournés. Le duo fait tout lui-même, jusqu'aux décors, bric-à-brac d'objets divers et de matériaux de récup. Ils proposent un spectacle hommage aux numéros d'anthologie des revues de music-hall de la fin du XIXe siècle, où la déclama-tion théâtrale prenait place au côté du numéro de piles d'assiettes cassées et de celui du montreur d'ours. Ils nous racontent histoires et petites scènes du quotidien en illustrant les expressions du langage au pied de la lettre. Une forme inventive sur un rythme speed qui tient en haleine. **A. F.**



## Théâtre Ogres

• Du 22 septembre au 7 octobre, au Théâtre ouvert. De Yann Verburgh, avec Gautier Boxebeld, Clémence Laboureau, Radouan Leflahi, Ugo Léonard, Claire Puygrenier. 2 bis cité Véron, 01 42 55 74 40.

**U**n jeune homme, Benjamin, est torturé et laissé pour mort dans un bois de Normandie. La scène est racontée au travers du regard de l'un de ses agresseurs. Et on suit l'histoire de Benjamin, qui sert de fil rouge à un inventaire d'exactions semblables partout dans le monde. La pièce écrite à partir d'un travail d'enquête, de collecte de paroles et de documentation, dresse un état des lieux de l'homophobie aujourd'hui. De la France à la Russie, de l'Ouganda à l'Iran..., 28 scènes confrontent les points de vues des victimes, des agresseurs, des familles, des témoins, des commentateurs. **A. F.**



## Halle Saint-Pierre Caro et Jeunet

• Du 8 septembre au 31 juillet 2018,  
2 rue Ronsard.

Un premier focus sur les deux grandes expositions de rentrée, avant une prochaine visite.

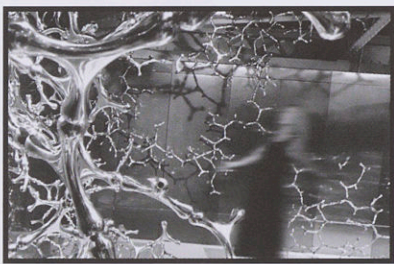
*Caro/Jeunet*, consacrée aux réalisateurs Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro, est une invitation dans leur monde onirique et fantastique. À travers extraits de films, objets fétiches, costumes et documents, le cinéma dialogue avec les dessins et peintures de Marc Caro et les œuvres d'art singulier réalisées ou collectionnées par Jean-Pierre Jeunet.

*Turbulences dans les Balkans* donne à voir la complexité et la diversité de la scène artistique de ces territoires. Les artistes inventent des mondes singuliers travaillés par une Histoire déchaînée autant que par les instincts excessifs qui enflamment leur relation au monde. **A. K.**

## 104 Continua Sphères Ensemble

• Du 16 septembre au 19 novembre,  
5 rue Curial. Vernissage public samedi  
16 septembre à partir de 14 h.

Continua Sphères Ensemble, souligne l'envie qui guide depuis leurs débuts Galleria Continua et le Centquatre : inviter un public le plus large possible à la rencontre de l'art contemporain. À l'occasion des 10 ans de Sphères et de Galleria Continua en France, cette volonté est ici augmentée par le plaisir de fédérer une vingtaine de galeries et d'institutions venues des cinq continents. Cette exposition propose aussi aux visiteurs de découvrir des œuvres sélectionnées, ambitieuses et généreuses, rarement ou jamais vues en France. **A. K.**



## ICI Calligraphie et street art

• Du 21 septembre au 21 janvier,  
56 rue Stephenson, 19 rue Léon.

Lettres ouvertes, de la calligraphie au street art fait dialoguer les œuvres de grands maîtres avec celles d'artistes émergents qui délaissent les pigments et le roseau (appelé calame) pour utiliser la céramique, le bronze, le verre ou la vidéo.

La calligraphie, art sacré apparu au VIIe siècle qui fixe sur papier le texte du Coran, répond à un ensemble de règles strictes que les artistes contemporains n'hésitent pas à transgresser.

Au fil de la saison, des œuvres de street art monumentales apparaîtront sur les façades des deux bâtiments de l'ICI. Enfin, des parcours vers le Louvre, le Jeu de Paume ou les murs de graffs de la Goutte d'Or mettront en perspectives des œuvres présentées dans l'exposition. **A. K.**

# Sortir 18e

## Louxor Réalité virtuelle

• Tous les week-ends de 11 h 15 à  
20 h 15, 170 bd Magenta. Tarif : 11 €,  
réservation (15 places par séance !) :  
www.diversioncinema.com

Assis sur une chaise pivotante, équipé d'un masque de « réalité virtuelle » et d'un casque, le spectateur plonge dans le film lui-même qui forme une bulle autour de lui. Les films sont tournés et diffusés en 360°, technologie qui simule un environnement réel. Le Louxor et la société Diversion proposent des programmes de 25 à 30 minutes, composés de deux à quatre films. Au choix : fiction (*I Philip, Sergent James, The Hourglass*), voyages (*Growing a world wonder, Volcanos, Out of the blue*), art (*La tentation de saint-Antoine de Jérôme Bosch, Messa da Requiem, Leggenda*) et horreur (*Killer deal, Sonar, The office*). **A. K.**



## 3F Contemplations et méditations Théo Appel

• Du 4 au 10 septembre, 58 rue des Trois frères,  
vernissage samedi 9 septembre à partir de 18h.

Cet ancien pédiatre américain a décidé, à la quarantaine, de quitter son job et de suivre des cours d'art. En 1998, il obtient le diplôme de l'École du musée des Beaux-Arts de Boston. Il exposera à New York, Boston, Montréal... puis voyagera ensuite, surtout en Europe, tous ses voyages se terminant à Paris. C'est pour cette raison qu'en 2004, Théo décide de poser ses pinces dans le 18e. Il participera au Salon d'automne en 2005, exposera à Paris, en Europe, beaucoup à Cologne... Désormais, il vit et travaille dans notre arrondissement. « Je peins mes tableaux à partir de modèles que je croque au fusain sur des petits formats. Ensuite, je sélectionne le croquis qui donne

un certain sens de l'humain, qui laisse une forme d'interprétation contemplative, qui offre une infinité de réponses. » Théo est totalement concentré sur la condition humaine, sur la vulnérabilité de l'être. Sa peinture est composée de milliers de petits traits colorés, démarche artistique personnelle qui dégage une force de mouvement tout à fait particulière. Du minuscule au très grand, de près et de loin ses tableaux semblent en relief et prennent vie. Tous ces visages, toutes ces postures s'interrogent, nous interrogent, théâtre intimiste sur « l'insoutenable légèreté de l'être ».

Théo Appel exposera en compagnie d'Amalie Galstyan, peintre, et Roland Erguy, sculpteur. **M. C.**

## 104 Fous de danse

Avec le Festival d'automne à Paris et le Centre national de la danse, le directeur du Musée de la danse, Boris Charmatz, propose d'expérimenter la danse sous toutes ses facettes durant 10 heures, de 12 h à 22 h. Le 28 septembre, un atelier gratuit sur réservation, ouvert à tous, permettra d'apprendre 25 mouvements pour une interprétation collective le 1er octobre. Échauffement collectif, chorégraphies participatives, Soul Train géant, spectacles, danses traditionnelles sont au programme. Le 1er octobre, au Centquatre, 5 rue Curial, 01 53 35 50 00. ■

## Danse Bal pop

Tous les mois, le Centre propose un bal populaire avec tous les attraits du genre : lampions, guirlandes, buvette. Java, tango, valse musette sont

au programme, sans exclure les courants musicaux actuels pour dépolir l'image traditionnelle. Prochaine édition le 16 septembre, avec la Bâronne de Paname, de 19 h 30 à 23 h 30. Le 16 septembre, au Centquatre, 5 rue Curial, 01 53 35 50 00. ■

## Street Art Top to Bottom

Le Top to Bottom Graffiti Festival réunit pour sa quatrième édition une trentaine de graffeurs, qui réaliseront des œuvres sur place tout au long de l'événement. Street-art, hip-hop, rampe de skate, flash tattoo, street-market, DJs et musiciens sont prévus, ainsi que des ateliers d'initiations pour les enfants. Parmi 30 street artistes présents : Taroe, Tina Tictone, Gerz, Ouilysame, Charles Foussard, etc. Pour la programmation musicale, 10 DJs seront

derrière les platines : samedi 16 : Lino (Arsenik); samedi 16 et dimanche 17 : DJ-Sets, Drixxxé, DJ Suspect, Funky French League, etc. Les 16 et 17 septembre, de 11 h à 2 h, à la halle Pajol, esplanade Nathalie Sarraute. ■

## Théâtre et danse Cour d'immeuble

Suite des représentations de *En attendant le gardien* créée par la compagnie Gaby Sourire en 2016 dans le cadre de son travail au près des habitants dans des immeubles du quartier gérés par le bailleur Paris Habitat-OPH. Les 6 et 7 septembre à 19 h, au 28-32 rue de la Goutte d'Or. Durée 30 mn, entrée gratuite et sur réservation au 06 27 69 28 31.

La Compagnie Gaby Sourire invite, le dimanche 10 septembre à 17 h dans la cour du 28-32 rue de la Goutte d'Or,

la Compagnie de danse Lanabel pour une performance dansée et chantée dans le cadre du projet Chaillot en partage. Entrée libre (sur réservation au 06 27 69 28 31). ■

## Goutte d'Or Paris design week

Du vendredi 8 au samedi 16 septembre, l'association Les Gouttes d'Or de la mode et du design participe à l'édition 2017 dans le cadre du parcours officiel « Barbès-Stalingrad ». L'événement met à l'honneur dix talents de la Goutte d'Or qui partagent leur savoir-faire et leurs nouveaux projets innovants. Vernissages chez les participants le 12 septembre, après-midi. Pôle des Gouttes d'Or de la mode et du design, 7 rue des Gardes, contact@madeingouttedor.paris, www.madeingouttedor.paris ■

Vice-championne d'Europe avec l'équipe de France de basket au mois de juillet, Olivia Epoupa a été formée au Paris Basket 18.

## Olivia Epoupa, la rage de vaincre

**A**oût 2016, Rio de Janeiro. L'équipe de France féminine de basket-ball affronte la Biélorussie, en match de poules des Jeux olympiques. Il reste quelques secondes à jouer et les Bleues sont menées d'un point. Du haut de son mètre soixante-cinq, Olivia Epoupa, auteur d'un match somptueux, s'arrache pour récupérer un rebond offensif et adresse une passe laser à sa coéquipière Endy Miyem, qui n'a plus qu'à conclure sous le panier. La France l'emporte d'un point et le grand public découvre Olivia Epoupa, meneuse de jeu au gabarit de poche mais à la détente impressionnante.

Au-delà de ses qualités physiques, la joueuse de 23 ans a, ce jour-là, fait parler sa haine de la défaite. Un état d'esprit qu'elle a d'abord cultivé dans le 18e arrondissement, lorsqu'elle jouait sous les couleurs du Paris Basket 18. Olivia Epoupa a grandi entre les quartiers de la Goutte d'Or et de La Chapelle. Et a failli ne jamais débiter sa carrière de basketteuse.

### À fond

À l'école primaire Jean-François Lépine, sa prof de sport, Anne, détecte son potentiel. Pour intégrer la section sportive du collège Gérard Philipe, qui propose des horaires aménagés pour pouvoir concilier basket et études, Olivia doit participer à un test de détection. Pour des raisons d'ordre familial, elle ne peut pas s'y rendre. Mais Thomas Fondeur, responsable de la section et entraîneur au PB 18, accepte de faire une exception.

Il a eu du flair puisque, très vite, la basketteuse d'origine camerounaise affole les statistiques. Elle n'a alors que 11 ans. Son explosivité et sa vitesse font des ravages sur les parquets. Mais c'est surtout son tempérament de feu qui a marqué Agnès Sylvestre, sa coach de la sixième à la quatrième. « Elle avait un esprit assez rare chez les jeunes filles : elle détestait perdre, se souvient l'ex-présidente et désormais salariée du PB 18. À l'entraînement, ne pas gagner un petit concours la mettait de mauvaise humeur. Elle se donnait à fond. »

Cette capacité à se dépasser, Olivia Epoupa la retrouvait au quotidien dans ce qui faisait l'âme du club. « Ça faisait partie de notre force, se souvient-elle. On avait faim de victoires et d'apprendre. Lorsqu'on était en déplacement, on rigolait dans le minibus puis, lors du match, on faisait tout pour dominer notre adversaire. C'est ce qu'a toujours recherché le PB 18 : un club de compétiteurs qui ne lâchent rien. On avait peut-être un peu plus d'agressivité que certaines filles qu'on affrontait. C'était un peu lié au quartier d'où on venait, mais surtout à nos personnalités. »

### Globe-trotteuse

Olivia Epoupa a, depuis ses débuts, foulé des dizaines de parquets. La globe-trotteuse a rapidement intégré le pôle espoirs d'Eaubonne (Val d'Oise), de 13 à 15 ans. À l'époque, elle revenait tous les week-ends à Paris, pour disputer un match



© Julien Bacot/FFBB

avec le PB 18. Puis elle est entrée au centre fédéral basé à l'institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep), dans le bois de Vincennes. Un lieu où, en parallèle du sport, elle a obtenu un bac sciences et technologies de la gestion. « Avec mention », précise-t-elle.

Il était ensuite temps de sillonner l'Hexagone, avec des passages dans les clubs de Basket Landes (à Mont-de-Marsan), Toulouse et Villeneuve-d'Ascq. « Je suis une citadine, une Parisienne, et je le revendique, sourit-elle. J'aime ma ville. Mais ces équipes m'ont permis de découvrir un autre style de vie. »

Cette saison, la vice-championne d'Europe avec les Bleues a fait le grand saut puisqu'elle porte, depuis quelques jours, les couleurs d'une des meilleures équipes d'Europe, le mythique Galatasaray Istanbul. Le club de la capitale turque est réputé pour son ambiance très chaude dans les gradins. « Il y a de fervents supporters qui vont

**Ce qu'a toujours recherché le PB 18 : un club de compétiteurs qui ne lâchent rien.**

être exigeants, confirme-t-elle. Il faut mouiller le maillot, respecter ses valeurs. Lorsqu'on va jouer contre le Fenerbahce (N.D.L.R. : le grand club rival d'Istanbul), ce sera comme Paris-Marseille en foot. Il faut se préparer à ça. Mais moi, j'aime ce genre d'ambiance. »

Cela lui rappellera peut-être, toutes proportions gardées, ses matches à domicile avec le PB 18 dans les gymnases des stades Bertrand Dauvin et Poissonniers, porte de Clignancourt. « Il y a du monde qui répondait présent, se remémore Olivia

d'une voix douce. Les parents, des gens du quartier... Les cadettes venaient voir nos matches et inversement. Ils nous poussaient et étaient à fond. Mais l'ambiance restait conviviale, avec la volonté de respecter nos adversaires. Des gens improvisaient de la musique. C'était une communion. »

### Accompagner les jeunes du quartier

Désormais loin de la capitale, l'enfant du 18e revient quand elle le peut dans le quartier, pour rendre visite à sa famille. Elle a gardé le contact avec les entraîneurs de ses débuts. « Il ne faut pas oublier où on a grandi, rappelle la meneuse de jeu professionnelle, qui est amenée à prendre la relève de la star Céline Dumerc en équipe de France. Les moments vécus avec les filles du PB 18 resteront gravés à jamais en moi. Je suis fière d'avoir fait partie de ce club formateur, qui devrait bénéficier d'un peu plus de reconnaissance. »

Olivia Epoupa espère que d'autres adolescents de La Chapelle et de la Goutte d'Or pourront, comme elle, s'épanouir grâce à leur passion : « J'ai l'impression que pas mal de choses sont faites pour accompagner les jeunes. Mais nos quartiers ont encore besoin d'aide. Il y a beaucoup de talents qui ont juste besoin d'un soutien. »

Au PB 18, club dédié spécifiquement au basket féminin, les pousses prometteuses continuent en tout cas d'éclorre, même si les temps sont durs. Lors des championnats d'Europe en République tchèque au mois de juillet, Olivia a côtoyé en équipe de France deux autres joueuses formées dans notre arrondissement, Hadydia Minte et Diandra Tchatchouang. Dans les sélections jeunes, deux filles ont participé au rendez-vous continental des moins de 18 ans, alors que Binta Dramé a été sacrée championne d'Europe chez les moins de 16 ans et vient d'intégrer le centre fédéral. Son rêve : devenir la future Olivia Epoupa.

**Florian Gaudin-Winer**